

GILLES-GÉRARD MEERSSEMAN O. P., *Les Frères Prêcheurs et le mouvement dévot en Flandre au XIIIe siècle*, in «Archivum Fratrum Praedicatorum» (ISSN 0391-7320), 18, (1948), pp. 69-130.

Url: <https://heyjoe.fbk.eu/index.php/afp>

Questo articolo è stato digitalizzato della Biblioteca Fondazione Bruno Kessler, in collaborazione con l'Institutum Historicum Ordinis Praedicatorum all'interno del portale [HeyJoe](#) - *History, Religion and Philosophy Journals Online Access*. HeyJoe è un progetto di digitalizzazione di riviste storiche, delle discipline filosofico-religiose e affini per le quali non esiste una versione elettronica.

This article was digitized by the Bruno Kessler Foundation Library in collaboration with the Institutum Historicum Ordinis Praedicatorum as part of the [HeyJoe](#) portal - *History, Religion, and Philosophy Journals Online Access*. HeyJoe is a project dedicated to digitizing historical journals in the fields of philosophy, religion, and related disciplines for which no electronic version exists.



Nota copyright

Tutto il materiale contenuto nel sito [HeyJoe](#), compreso il presente PDF, è rilasciato sotto licenza [Creative Commons](#) [Attribuzione-Non commerciale-Non opere derivate 4.0 Internazionale](#). Pertanto è possibile liberamente scaricare, stampare, fotocopiare e distribuire questo articolo e gli altri presenti nel sito, purché si attribuisca in maniera corretta la paternità dell'opera, non la si utilizzi per fini commerciali e non la si trasformi o modifichi.

Copyright notice

All materials on the [HeyJoe](#) website, including the present PDF file, are made available under a [Creative Commons](#) [Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 4.0 International License](#). You are free to download, print, copy, and share this file and any other on this website, as long as you give appropriate credit. You may not use this material for commercial purposes. If you remix, transform, or build upon the material, you may not distribute the modified material.



LES FRÈRES PRÊCHEURS ET LE MOUVEMENT DÉVOT EN FLANDRE AU XIII^e S.

PAR

G. MEERSSEMAN O. P.

La prédication dans les églises paroissiales des centres urbains où les frères prêcheurs étaient établis, et, à partir de 1245, dans leurs églises conventuelles propres, est incontestablement la forme la plus commune de l'apostolat dominicain au XIII^e siècle. Il paraît inutile de revenir sur ce thème aussi longtemps qu'on n'aura pas de nouveaux documents, tels que seraient p. ex. les textes de sermons prêchés dans de pareilles circonstances. Or, il semble bien que pour la Flandre¹, il n'y a plus à espérer de découverte dans ce domaine, et ce ne sera certes pas au moyen de quelques sermons universitaires, prêchés à Paris, qu'on projettera de la lumière sur la question².

Tout au plus peut-on mieux faire saisir sur le vif l'activité bienfaisante des frères en recueillant certains détails rapportés par les chartes et par les chroniques à propos de telle ou telle autre forme particulière de leur apostolat. Tel est le cas de la direction des béguines, bégards et moniales. Dans ce domaine, il y a certainement moyen de préciser ce qu'on en a dit, soit en serrant de plus près les textes connus, soit en les remettant dans leur cadre historique.

¹ Pour la Lombardie, nous avons trouvé un recueil de sermons de ce genre avec les noms des prédicateurs, les dates et les endroits où ils prêchèrent. Nous y reviendrons dans une étude spéciale aux pp. 131 ss.

² C'est ce que S. Axters O. P. a tenté de faire dans *Ons Geestelijk Erf* XII (1935) 141-57. Mais le sermon parisien qu'il édite, a certainement été prêché en français. Nous en avons la preuve dans le mot *rachater* que le sténographe ajoute à sa traduction latine *redimendum* (p. 155). L'expression *facere de necessitate virtutem* que Axters appelle (n. 148) un néerlandisme est également un gallicisme. L'éditeur semble en outre ignorer la distinction qu'il convient de faire entre le prothème et le thème du sermon, après la récitation de l'*Ave Maria*. Quant au miracle de Raymond de Pennafort, imité par Jean Lammens à Elfdijk près de Goes, il se trouve dans un appendice aux *Vitae Fratrum* que Reichert a édité (MOPH I 320) d'après le ms. 534 de Gand, dans lequel la légende a été ajoutée vers la fin du xv^e ou bien au début du xvi^e siècle!

I. Les « mulieres religiosae ».

Dès leur arrivée dans le comté (1224), les frères prêcheurs firent bénéficier de leurs conseils nombre de personnes, appartenant aux diverses classes sociales, auxquelles le « mouvement dévot » proposait depuis quelques dizaines d'années un idéal de vie religieuse plus intense. Nous omettons ici à dessein leur activité comme directeurs de conscience des comtesses Jeanne († 1244) et Marguerite († 1280). Certes, ce serait là une étude très révélatrice, mais elle présuppose, entre autres, celle que nous entreprenons ici, sur l'influence des frères dans les milieux dévots en dehors de la cour.

La figure la plus marquante dans ces milieux était alors Marguerite d'Ypres, fille spirituelle du dominicain Siger de Lille. La vie de la bienheureuse nous est connue par le récit qu'en fit Thomas de Cantimpré, d'après les informations orales, qu'il avait recueillies par écrit, de fr. Siger. C'est à cette source notamment que la *Vita* doit tous ses détails biographiques et intimes³. On ne saurait trop estimer l'autorité de ce récit, fait très tôt après la mort de Marguerite. Celle-ci en effet décéda en 1237 (*cap.* 50), et nous pouvons établir que la *Vita* fut écrite entre l'automne 1240 et la fin de 1244.

Dans une lettre-préface adressée à fr. Siger, Thomas charge celui-ci de transmettre ses salutations à fr. Jacques de Halle, ancien prieur de Lille et confesseur de la comtesse Jeanne. Or, dans un document du 29 nov. 1244, la princesse désigne ce même religieux comme étant déjà décédé⁴. La *Vita* est donc plus ancienne. De cette façon, nous comprenons comment Thomas de Cantimpré ne désigne pas encore Marguerite de Constantinople comme comtesse de Flandre, mais comme la sœur de la comtesse Jeanne (*cap.* 54), à laquelle Marguerite ne succéda qu'en décembre 1244.

L'autre terme peut être arrêté avec beaucoup de probabilité aux derniers mois de l'année 1240. En effet, dans sa lettre-préface, Thomas rappelle comment en revenant de Paris il visita fr. Siger à Ypres. Or ce

³ Editée pour la première fois par H. Choquet O. P., Sancti Belgii O. P., Douai 1618, pp. 144-200. Nous la rééditons en appendice d'après 3 mss. Les numéros des chapitres que nous insérons entre parenthèses dans le texte de notre étude, sont les mêmes pour les deux éditions.

⁴ M. D. Chapotin O. P., Histoire des Dominicains de la province de France, Le siècle des fondations, Rouen 1898, p. 291, n. 2.

retour n'est pas antérieur à l'été de 1240, puisque Thomas raconte dans le *Bonum universale de apibus* qu'en cette même année il assista à Paris à la destruction publique des copies du Talmud⁵. Il n'est probablement pas postérieur à cette même date, puisque Thomas était déjà depuis quatre ans à l'université de Paris, dont il ne devint pas maître en théologie. Lors de son retour au Brabant, il passa par Ypres au début du mois de septembre (*post augustum*) en compagnie d'un de ses confrères de la province de Dacie. Ce dernier voulant être rentré dans son pays pour la Toussaint, ils ne purent s'arrêter longtemps à Ypres (*Prologus*).

La route qu'ils prirent ensuite peut être retracée grâce à quelques autres passages du *Bonum universale*. Cantimpré y raconte en effet comment il visita à Torhout le tombeau d'un enfant appelé Achas, qui avait vécu comme un vrai disciple de s. François et qui était mort à l'âge de sept ans, en exprimant le fervent désir de recevoir l'eucharistie. Les parents de l'enfant, impressionnés par ses pieuses exhortations et sa sainte vie, avaient fini par se séparer pour embrasser la vie religieuse, la mère dans un monastère de l'ordre de Citeaux, le père chez les frères prêcheurs⁶.

De Torhout, nos deux voyageurs continuèrent leur chemin jusqu'à Bruges⁷, où le Scandinave dut s'embarquer pour le Nord, tandis que le Brabançon continua son chemin, en passant par Gand⁸, pour se rendre à Louvain⁹, où il arriva sans doute vers la fin de l'automne. Fr. Thomas rédigea alors la vie de Marguerite d'Ypres, en se basant sur les confidences de Siger, dont il avait pris note sur deux feuillets de parchemin (*Prol.*). L'œuvre a donc été écrite à la fin de 1240, c'est-à-dire trois années seulement après la mort de la sainte. La *Vita* constitue par conséquent une des premières sources narratives pour l'histoire de l'Ordre.

L'activité des frères prêcheurs à Ypres y est dépeinte d'une façon

⁵ *Bonum universale de apibus*, lib. I, cap. iii, § 6, édit. Colvenerius, Douai 1628, p. 17-18.

⁶ *Ibid.*, lib. II, cap. xxii, § 2-10, pp. 266-9. — Le père d'Achas fut probablement une des premières recrues du couvent fondé à Bruges en 1234. — P. Browe, *Die Kinderkommunion im Mittelalter*, Scholastik V (1930) 1-45, parle d'Achas à la p. 27.

⁷ C'est alors que Thomas fit la connaissance de fr. Rainier de Bruges. Cfr. *Bonum universale*, lib. II, cap. x, § 19, pp. 172-3.

⁸ C'est alors qu'il fit la connaissance de fr. Gilles de Gand. Cfr. *ibid.*, lib. I, cap. xxii, § 2, p. 90 et lib. II, cap. i, § 14, p. 119.

⁹ Il était fils de ce couvent, dont il devint lecteur et sous-prieur. Cfr. Quéatif-Echard, *Scriptores O. P.*, Paris 1719, pp. 250 ss.

très concrète. Les détails valent la peine d'être relevés, d'autant plus que la période dominicaine de la vie de Marguerite (1234-37) se déroule une trentaine d'années avant la fondation du couvent des Prêcheurs d'Ypres. Dès cette époque, les frères du couvent de Lille, fondé en 1224, viennent souvent à Ypres pour faire du ministère. N'ayant pas de local propre, ils logent dans la maison d'une famille bourgeoise (*receptores fratrum nostrorum*) qui accueille également les autres frères de passage (*Prol.*). Ceux de Lille y demeurent au temps des grandes fêtes, comme Noël (*cap. 18*) et Pâques (*cap. 26*) et probablement pendant l'avent et le carême. Ils prêchent et confessent dans les églises de la ville (*capp. 6, 33, 57*) et se rendent parfois aux villages voisins, ne fût-ce que pour un seul sermon, l'après-midi d'une grande fête (*cap. 26*). Parmi les frères lillois, c'est surtout Siger qui fait du ministère à Ypres. Prédicateur très goûté, personnalité influente dans le comté, il est en relations avec le pieux évêque Guiard de Cambrai (1237-47), avec la comtesse Jeanne (*cap. 14*) et sa sœur Marguerite (*capp. 24, 54*), sans négliger pour autant la bourgeoisie urbaine.

La famille de Marguerite d'Ypres appartient à cette classe sociale. Une sœur de sa mère habite également Ypres. Lors de son passage, Thomas de Cantimpré fut présenté à cette tante et à son mari (*Prol.*). Le père de Marguerite, dont nous ignorons la profession, est mort depuis 1220; sa veuve, ses trois filles et une tante non mariée se sont retirées chez un oncle-curé. Celui-ci a pris soin de placer Marguerite dans un monastère pour lui faire donner une éducation soignée (*cap. 1*). La jeune fille y apprit à lire convenablement, sans cependant pousser jusqu'au latin (*cap. 19*). En 1234, l'oncle-curé meurt à son tour. Marguerite a alors 18 ans. Elle a été sur le point de se fiancer, mais par la suite a renoncé à ce projet. C'est vers ce temps, un jour qu'il avait prêché à l'église paroissiale et traversait la nef pour aller entendre les confessions des fidèles, que fr. Siger remarqua la jeune fille parmi un groupe de femmes. Quoique habillée avec beaucoup de recherche, elle gardait un profond recueillement. Aussitôt, Siger devina en elle une âme d'élite. Il l'appela et lui dit sur le champ de mépriser tout ce qui était du monde. A partir de ce moment, elle suivit fidèlement sa direction (*capp. 6-7*), adoptant une véritable vie de « Penitente » (*cap. 11*) et parvenant en quelques années aux cimes de la vie mystique. Marguerite devint le centre d'un groupe de dévots et de dévotes (*amici spirituales: capp. 51, 55-6*), parmi lesquels les frères lillois qui faisaient du ministère à Ypres, représentaient l'élément ecclésiastique. Ces frères considéraient la sainte comme leur sœur et l'entouraient d'une ambiance toute domini-

caine. Fr. Siger devint le directeur spirituel reconnu du groupe. Marguerite lui était profondément attachée (*cap.* 25). L'absence de son père spirituel lui pesait parfois (*cap.* 24), mais elle savait qu'il continuait de penser à elle et qu'il priait à son intention (*cap.* 30); elle accepta que son zèle pour l'honneur du Christ l'appelât souvent ailleurs (*cap.* 14). Le clergé d'Ypres admirait Marguerite (*cap.* 22, 47), mais ne la comprenait pas (*cap.* 24). Quand, devenue malade, elle dut rester couchée, les frères lillois, se trouvant alors à Ypres, lui rendaient visite, mais c'est fr. Siger qui lui portait la communion (*cap.* 41). Sur le point de mourir elle reçoit le viatique des mains du curé (*cap.* 47), mais il semble bien qu'il faille attribuer ce fait à l'absence momentanée de fr. Siger, plutôt qu'à une attitude intransigeante de la part du clergé paroissial, avec lequel les frères de Lille paraissent être en très bons termes. Plus tard seulement, quand les Prêcheurs voudront ériger à Ypres un véritable couvent, le chapitre de Saint-Martin y opposera une résistance acharnée. Il faudra alors (1263-70) toute la ténacité de la comtesse pour faire exécuter ce projet.

Après quelque temps, Marguerite parvint à savoir que les supérieurs — elle dit: *maiores nostri* — voyaient ses entretiens avec Siger d'un mauvais œil, mais ce soupçon ne tarda pas à se dissiper (*cap.* 25). Cantimpré ne dit pas qui sont ces *maiores*. Il s'agit probablement du curé, supérieur de Marguerite, et du prieur de Lille, supérieur de fr. Siger. Quelques auteurs¹⁰ croient que par *maiores nostri* Marguerite visa les supérieurs réguliers qu'elle aurait eus en commun avec son confesseur, mais cette interprétation suppose que l'ordre des Prêcheurs avait déjà la juridiction sur les frères et sœurs de la Pénitence, situation qui n'existait pas encore à ce moment. Il est vrai que Marguerite appartenait au grand mouvement pénitentiel laïc, dont l'idéal fascinait, depuis la fin du XII^e siècle, les meilleurs parmi la bourgeoisie urbaine¹¹. Ce mouvement donna naissance à de nombreuses fraternités, dont nous possédons une ancienne règle qui date de 1221¹², mais il y avait aussi des Pénitents et des Pénitentes isolés qui la pratiquaient. La plupart de ces fraternités se rattachèrent ensuite à l'ordre franciscain, d'autres à l'ordre dominicain¹³. Finalement, en 1285, le maître général des

¹⁰ Par exemple Choquet, op. cit., p. 140.

¹¹ P. Mandonnet, Les origines de l'Ordo de Poenitentia, Fribourg 1898.

¹² Editée dans Arch. Franc. Hist. XIV (1921), p. 114-120.

¹³ A. Van den Wyngaert O. F. M. a démontré que s. François d'Assise n'est pas l'auteur de la règle de 1221: Arch. Franc. Hist. XIII (1920), p. 40-77.

Prêcheurs publia à l'usage de ces dernières une nouvelle règle, qui les soumit à sa juridiction¹⁴.

Nous croyons que Marguerite avait adopté formellement la règle primitive des frères et sœurs de la Pénitence. La *Vita* nous apprend en effet comment fr. Siger lui ordonna nettement de mépriser toutes les choses du monde (*cuncta secularia respuere*) et comment elle s'appliqua aussitôt à le faire en embrassant la vie religieuse (*vitam religiosam aggređi: cap. 6*). Cantimpré oppose ce genre de vie à l'état séculier dans lequel elle vivait auparavant (*in seculo posita: capp. 8, 22*), bien qu'elle continuât à habiter chez sa mère. Aux yeux de Cantimpré et de ses contemporains, il s'agissait donc là d'un véritable genre de vie religieuse, différent de ceux dont les trois vœux et la claustration étaient les caractères distinctifs, quoique Marguerite pratiquât, sans vœux publics, la Pénitence (*cap. 11*) intégrale, dépassant, comme beaucoup de frères et sœurs de la Pénitence, appelés *Continentes*, le minimum prescrit par l'ancienne règle. Elle se mit en effet à observer la pauvreté évangélique, l'obéissance parfaite et la virginité perpétuelle, voire même une espèce d'isolement claustral.

Voyons maintenant comment elle comprit de manière concrète le renoncement complet à tout ce qui est du monde, recommandé par fr. Siger. Elle abandonna ses beaux vêtements et ses parures, pour ne plus mettre que des habits usés, depuis longtemps laissés de côté (*cap. 22*), sans pour autant prendre un habit religieux ou un uniforme quelconque. Elle remit à sa mère tout ce qu'elle possédait (*cap. 10*), à tel point que, lorsqu'un lépreux¹⁵ lui demanda l'aumône, n'ayant plus rien à lui donner, elle se mit à mendier elle-même aux passants pour donner ensuite aux lépreux le fruit de sa quête. Elle aimait tellement la pauvreté qu'elle s'échappait quelquefois de la maison pour aller mendier; mais son directeur spirituel, connaissant les dangers que cela comportait pour une jeune femme, le lui défendit, lui ordonnant de rentrer et de rester auprès de sa mère (*cap. 22*).

Ayant émis le vœu de chasteté (*capp. 7-8*), elle s'abstenait de tout commerce avec les hommes, voire même de les regarder (*capp. 11-12*). Elle obéissait strictement aux ordres de son directeur de conscience, aussi bien pour ce qui concernait sa vie de famille que ses pratiques de

¹⁴ Edition dans D. M. Federici O. P., *Istoria de' Cavalieri Gaudenti*, vol. II, Cod. Diplomaticus, Venise 1787, p. 28-36.

¹⁵ Sur la léproserie d'Ypres, voir Warnkönig-Gheldolf, *Histoire de la Flandre et de ses institutions civiles et politiques*, t. V, Paris 1864, p. 40.

dévotion et de pénitence (*cap.* 13, 20). Ses austérités dans le boire, le manger et le repos étaient grandes (*cap.* 16-16); elle observait autant que possible le silence et le recueillement (*cap.* 13) et vivait dans un état d'oraison presque continué (*cap.* 19).

Il convient de distinguer ici clairement les différentes pratiques d'oraison auxquelles Marguerite s'était astreinte. Notons d'abord qu'elle récitait les heures canoniales (*cap.* 20), parce que la règle des frères et sœurs de la Pénitence le prescrivait:

Omnes dicant coctidie vij canonicas horas, videlicet Matutinum, Primam, Tertiam, Sextam, Nonam, Vesperas, Completorium; clerici secundum ordinem clericorum; scientes psalterium dicant pro Prima *Deus in nomine tuo* et *Beati. immaculati* usque *Legem pone*, et alios psalmos horarum cum *Gloria Patri* dicant. Sed cum ad ecclesiam non vadunt, dicant pro Matutino psalmos quos dicit Ecclesia vel alios quoscumque xvij psalmos, vel saltim *Pater noster* ut inlicterati in omnibus horis. Alii pro Matutino xij *Pater noster* et pro unaquaque alia hora vij *Pater noster* cum *Gloria Patri* post unumquemque. Et qui sciunt *Credo in Deum* et *Miserere mei Deus*, in Prima et Completorio dicant. Si non dixerint horis constitutis, dicant iij *Pater noster*¹⁶.

Marguerite était donc obligée de réciter les heures canoniales, puisqu'elle appartenait à la catégorie des « scientes psalterium », ayant appris à le lire lors de son séjour au monastère où elle avait reçu sa première éducation (*cap.* 1). Son livre d'heures (*psalterium*) est explicitement mentionné (*cap.* 8); elle ne les récitait donc pas par cœur. De son côté, fr. Siger lui rappelle le passage cité de la règle, quand il lui demande de dire les heures aux moments de la journée déterminés par la liturgie (*cap.* 20).

Nous comprenons cependant qu'en dehors de ces prières officielles de l'Eglise dont le sens intime lui échappait (*cap.* 19), Marguerite s'imposa des prières vocales, probablement en langue vulgaire, qu'elle était à même de savourer pleinement. Cantimpré en distingue de deux sortes (*cap.* 21): 400 Pater et Ave, et le tiers du psautier (*quinquagenam de psalterio*) de la Vierge, c.-à-d. 150 Ave Maria, groupés comme les psaumes eux-mêmes¹⁷, en trois séries de cinquante, dont elle en disait une tous les jours. Ces prières vocales entrecoupaient son oraison mentale qu'elle pratiquait prosternée par terre. Souvent

¹⁶ Arch. Franc. Hist. XIV (1921), p. 116, n. 12.

¹⁷ La règle (*ibid.*, p. 118, n. 23) prescrivait comme suffrage pour un défunt de la fraternité: « sciens psalterium [dicat] quinquaginta psalmos ».

elle demeurait si longuement en prostration, qu'elle avait de la peine à se relever pour réciter debout son psautier de la Vierge ou ses autres prières vocales; elle se sentait alors comme soulevée par deux anges qui lui prenaient les bras pour l'ériger, et après avoir salué une dizaine de fois la Vierge (*cum sic b. Mariam decies salutasset*) elle se trouvait de nouveau assez forte pour terminer ses oraisons vocales, soit debout, soit en répétant des génuflexions fatigantes.

Il est vrai que le texte dit: *quinguenam de psalterio*, sans ajouter *b. Mariae Virginis*, mais il semble bien que c'est là ce que Cantimpré entend dire, puisqu'il traite ici de ses oraisons vocales non liturgiques. Il est évident qu'en plus des heures canoniales, Marguerite n'a pas récité tous les jours le tiers du psautier liturgique! Quelques lignes plus loin, Cantimpré emploie de nouveau le terme *psallere* dans le sens marial, puisqu'il ajoute: *cum sic decies b. Mariam salutasset*. Nous reparlerons plus loin du psautier de la Vierge en traitant des béguines de Gand, dont la règle, qui le mentionne, est contemporaine à Marguerite d'Ypres.

Quant au grand nombre de Pater et Ave qu'elle récitait chaque jour, ils ne tiennent pas lieu d'heures canoniales comme chez les Pénitents illettrés, puisque Marguerite récitait le psautier liturgique pour satisfaire à ces obligations de Pénitente. Il s'agit ici d'une tout autre pratique de dévotion; le grand nombre de Pater et Ave, de même que les génuflexions qui les accompagnent, le prouvent clairement. Cette pratique se rencontre d'ailleurs assez couramment au XIII^e siècle. Bernard Gui (vers 1304) rapporte que fr. Romée de Livia († 1261) récitait chaque jour 1000 Ave Maria en les comptant à une « cordulam cum nodulis in quibus mille Ave Maria in die numerare solebat »¹⁸. Les génuflexions répétées étaient également d'usage dans l'Ordre. Gérard de Frachet (circa 1260) dit que les premiers frères accomplissaient leurs dévotions « noctem iungentes cum die, centenis et ducen-
tenis genuflexionibus laborantes »¹⁹. Mais cette pratique était plus ancienne que l'ordre des frères prêcheurs: Hérیمان de Tournai († 1137) raconte que la bienheureuse Ada d'Avesnes récitait chaque jour 60 Ave Maria, dont 20 se tenant debout, 20 à genoux et 20 prosternée par terre²⁰.

¹⁸ G. Douais, Les frères prêcheurs en Gascogne au XIII^e et au XIV^e siècles, Paris 1885, p. 480.

¹⁹ Vitae fratrum, MOPH I 148.

²⁰ Mon. Germ. Hist. XIV 299.

Ne pouvant étudier dans le détail tous les aspects de la vie mystique de Marguerite, nous nous contenterons d'en relever les deux traits essentiels, qui ont certainement été cultivés par fr. Siger. Le premier consiste dans un caractère nettement christocentrique. Après avoir résolument rompu avec le monde, Marguerite se tourne vers le Christ: elle se convertit au Christ (*ad te conversa: capp. 7, 24*), elle prend le Christ pour époux (*cap. 9*). Quand elle croit avoir péché, c'est le Christ qu'elle a offensé (*capp. 10, 12*). En vivant pauvrement, elle veut imiter la pauvreté du Christ (*capp. 22, 23*). C'est pour le Christ qu'elle veut souffrir (*cap. 23*), c'est Lui qu'elle aime par dessus tout (*cap. 23*). Sa faim eucharistique est une conséquence logique de cet amour. A l'âge de cinq ans (1216), elle fait sa première communion (*cap. 2*), quoique le concile de Latran (1214) ait défendu de communier avant l'âge de douze ans; dans la suite elle continua à recevoir trois fois par an le Corps du Christ, selon la pratique adoptée en 1221 par l'ancienne règle de la Pénitence. Plus tard, quand elle se sera soumise à la direction de fr. Siger, elle communiera tous les quinze jours (*capp. 11, 24*), chose tout à fait inusitée à cette époque²¹. L'eucharistie est la source principale de sa vie mystique. Une fois le Christ en personne lui donne l'hostie (*cap. 24*)²². Il lui révèle combien pur est le cœur de son épouse, dans lequel vient d'être déposé l'eucharistie (*cap. 28*). Par cette dévotion, Marguerite d'Ypres est la parente de ses contemporains Achas de Torhout (ca 1220), Lutgarde de Tongres († 1246), Julienne de Cornillon († 1258) et tant d'autres mystiques de part et d'autre de la frontière, aux confins du Royaume et de l'Empire. En demandant avec Julienne de Cornillon l'institution de la fête du *Corpus Christi*, les frères prêcheurs de Liège²³ suivent une même ligne de conduite que leur confrère Siger de Lille, directeur spirituel de Marguerite d'Ypres.

Nous ne nous attarderons pas aux dons mystiques extraordinaires dont celle-ci fut favorisée. Thomas de Cantimpré fait remarquer que devant

²¹ P. Browe, Die öftere Kommunion der Laien im Mittelalter, Bonner Zeitschrift für Theologie und Seelsorge VI (1929) 1-28, réimprimé comme chap. I dans P. Browe, Die häufige Kommunion im Mittelalter, Münster 1938, p. 3 ss. Voir aussi le chap. V: Die Kommunion der Bruderschaften, Beginen, 3. Orden und Reclusen, pp. 99 ss.

²² Cfr. P. Browe, Die eucharistischen Wunder des Mittelalters, Breslau 1938.

²³ Chapotin 129-48, 315-18; F. Sassen, Hugo von Saint-Cher, seine Tätigkeit als Kardinal 1244-1263, Bonn 1908, pp. 40-46. Voir la bibliographie sur le sujet par R. Gallet O. P. dans *Studia Eucharistica DCC¹ anni a condito festo Sanctissimi Corporis Christi*, Anvers 1946, pp. 415-50.

ces phénomènes merveilleux, elle ne se glorifiait pas comme tant de femmes dévotes, « qui semblent avoir contracté la détestable coutume des poules, savoir celle de chanter dès qu'elles ont pondu un œuf » (*cap. 27*). Cela n'empêchait pas le peuple de répandre au loin la renommée de Marguerite. Un homme vint d'un coin très reculée de la Flandre pour la voir, par simple curiosité. Il fut profondément touché et se convertit (*cap. 12*). Des dames de la haute bourgeoisie vinrent également la visiter; l'une d'elle devint très intime avec la sainte; elle l'accompagnait quand elle se rendait au sermon (*cap. 23, 32*). Un jour, une dame de la plus haute noblesse du comté, pour laquelle fr. Siger avait souvent demandé des prières à la sainte, vint en compagnie du frère pour la voir. Loin de la louer ou de se montrer elle-même flattée, Marguerite donna à cette grande dame une admonestation très grave: « A quoi servent mes prières, dit-elle, aussi longtemps que cette dame continue à extorquer ses sujets? » La dame comprit la leçon: elle pleura amèrement et changea de conduite (*cap. 24*). Nous ne nous trompons certainement pas en identifiant cette *illustris quaedam e principioribus domina* avec la sœur de la comtesse Jeanne, Marguerite, qui possédait des terres dans les environs d'Ypres, et notamment près de Bergues. Thomas de Cantimpré s'abstient, pour des raisons très compréhensibles, de l'appeler ici par son nom. Plus loin, il la désignera clairement, quand il rapportera qu'après la mort de la sainte, la sœur de la comtesse s'obstina à demander à Siger le couvre-chef de sa pénitente, mais le frère préféra le garder pour lui-même: « ut mitram ... illustrissime ac devotissime matrone domine Margarete, sorori Flandrie comitisse, sepissime denegaret » (*cap. 54*).

La bienheureuse Marguerite d'Ypres n'est pas un cas isolé à son époque. Dès la fin du XII^e siècle, l'aspiration à la vie ascétique et mystique devint un phénomène relevant de la psychologie des foules, à tel point que ce mouvement exigea de la part des autorités ecclésiastiques une surveillance étroite²⁴. Le nombre des femmes, qui entrent alors dans les monastères, existants depuis longtemps déjà ou bien nouvelle-

²⁴ J. Van Mierlo S. J., Op den drempel onzer dertiende eeuw, Verslagen en Mededeelingen der Koninklijke Vlaamsche Academie voor Taal en Letterkunde, Gand 1926, pp. 819-34; Fl. Prims, De godsdiensttoestanden in het Brabantsche in de XIII^e eeuw, Collectanea Mechliniensia, Nova Series, t. I (1927), p. 745-65; F. van den Borne O. F. M., Problemen van het geestelijk leven tijdens de opkomst van de bedelorden, Ons Geestelijk Erf VII (1933), p. 188-212; H. Grundmann, Religiöse Bewegungen im Mittelalter (Historische Studien 267), Berlin 1935.

ment fondés par les Prémontrés et les Cisterciens, s'accroît considérablement. Beaucoup d'autres, préférant la vie érémitique, s'imposent une réclusion absolue, où elles observent une règle approuvée par l'Eglise, et, avant de se laisser emmurer, reçoivent une consécration de l'évêque du lieu²⁵. Dans les deux cas, le contrôle par le clergé était facile.

Mais il y a, en outre, beaucoup de femmes dévotes (*mulieres sancte, mulieres religiose*), dont les forces physiques ne peuvent supporter la vie de recluse emmurée. Elles ne disposent pas de dot suffisante pour entrer dans le monastère voisin, ou bien elles n'y sont pas admises parce que celui-ci est déjà surpeuplé; d'autres ont des raisons personnelles pour ne pas aller vivre dans une communauté hiérarchisée; d'autres encore ne goûtent pas l'office choral en latin, imposé aux moniales. Elles ont renoncé au mariage, souvent par vœu (*virgines continentes*), et se sont imposées une règle de vie quelque fois rédigée par un directeur de conscience. Ces femmes dévotes sont si nombreuses et leurs genres de vie tellement variés, que le contrôle devient de plus en plus difficile pour les autorités religieuses et civiles. Car le cas relève également de ces dernières, aussi longtemps qu'un genre de vie n'est pas reconnu par l'Eglise.

Quelques-unes de ces femmes ayant donné dans l'erreur, on les appela béguines, terme employé pour désigner les albigeois et autres hérétiques. Appliqué ensuite par les mondains à toutes les femmes dévotes, ce sobriquet finit par être adopté par elles-mêmes et par les prêtres zélés qui s'en occupaient²⁶. Ces derniers sont assez nombreux.

²⁵ O. Dorr, *Das Institut der Inklusen in Süddeutschland, Beiträge zur Geschichte des alten Mönchtums und des Benediktinerordens*, Münster 1934; L. Gougaud, *Etude sur la réclusion religieuse*, *Revue Mabillon*, XIII (1923) 26-39, 77-102; id., *Ermîtes et Reclus* (coll. Moines et Monastères), Ligugé 1928.

²⁶ Jos. Greven, *Die Anfänge der Beginen*, Münster 1912; G. Simenon, *L'origine des béguines*, dans *Leodium XI* (1912) 36-38; J. Van Mierlo, *De bijnaam van Lambertus li Beges en de vroegste beteekenis van het woord begijn*, dans *Verslagen en Mededeelingen etc.* 1925, pp. 405-47; id., *Lambert li Beges in verband met den oorsprong der begijnenbeweging*, ib. 1926, pp. 612-660; id., *Ophelderingen bij de vroegste geschiedenis van het woord begijn*, ib., pp. 893-1001; id., *Het vroegste optreden der Albigenen*, ib. 1935, pp. 931-47; id., *Les béguines et Lambert li Beges*, *Revue d'histoire ecclésiastique*, XXIII (1927) 254-9; L. J. M. Philippen, *De begijnhoven, Oorsprong, geschiedenis, inrichting*, Anvers 1918; id., *Les béguines et l'hérésie albigeoise*, *Annales de l'Académie d'archéologie*, 7^e série, t. III (Anvers 1926), pp. 233-55; id., *Begijnhoven en spiritualiteit, Ons Geestelijk Erf III* (1929) 165-196; F. Callaey O. Cap., *Lambert li Beges et les béguines*, *Revue d'hist. ecclés.* XXIII (1927) 254-9; Grundmann, op. cit., p. 181 et passim; S. Roisin, *L'efflorescence cistercienne et le courant féminin de piété au XIII^e siècle*, *Revue d'hist. ecclés.* XXXIX (1943) 342-78.

A part fr. Siger de Lille, il y a Lambert le Bègue, Jacques de Vitry, Jean de Dinant, Jean de Nivelles, Jean de Lierre, Henri de Tirlemont, Thomas de Cantimpré et tant d'autres. Ils visitent ces femmes, ils leur donnent une instruction religieuse plus approfondie et des conseils opportuns; ils les défendent en haut lieu; bref, ce monde féminin dévot devient leur champ d'apostolat spécial. Il faut en effet empêcher l'hérésie de faire dévier ces âmes simples, souvent plus ferventes que prudentes. La mendicité que certaines d'entre elles veulent pratiquer par amour du Christ, peut devenir une occasion de dissipation et de chute. Aussi bien avons-nous vu fr. Siger l'interdire à Marguerite d'Ypres. D'un autre côté, la vie privée sans clôture les expose à devenir la proie d'imposteurs sans scrupules et de clercs sans morale. Il faut donc trouver un moyen pour induire ces femmes à se surveiller les unes les autres, par exemple en les réunissant, sinon dans un même convict, du moins dans une même rue. D'ailleurs, chez ces recluses improvisées, un rebondissement de la tendance humaine à la vie sociale est à prévoir. Généralement, le désir de s'entourer de pieuses compagnes se fait bien vite sentir. A un certain moment, Marguerite d'Ypres pense également former un groupe avec ses deux sœurs (*capp. 8. 10*), mais ce projet échoue, parce que l'une d'elles se marie (*cap. 27*). Cependant les autres *mulieres religiose* d'Ypres, dont il n'appert pas si elles constituent une fraternité, voire une communauté, viennent souvent pour entendre Marguerite parler du Christ (*cap. 23*). Elles la considèrent comme leur maîtresse. Si Dieu lui prête vie, elle deviendra leur supérieure, comme Hadewych, la grande mystique brabançonne, sa contemporaine.

II. Béguines et bogards.

Quand les frères prêcheurs arrivèrent en Flandre (1224), la concentration des béguines jusqu'alors isolées avait déjà fait quelques pas en avant, comme d'ailleurs aussi en Allemagne, dans le pays de Liège, en Brabant et dans le Nord de la France. Les prêtres qui s'en occupaient, les avaient engagées à se réunir en groupes et à cohabiter en convicts. En juillet 1216, le pape leur avait permis de former des communautés (*congregationes*) de femmes pieuses sans vœux de religion²⁷. Les amis des béguines insistèrent ensuite auprès des autorités civiles pour que celles-ci créassent des instituts spéciaux afin d'accueillir les nombreuses béguines sans ressources. En certains endroits, on leur céda, du moins

²⁷ Grundmann, op. cit., p. 170.

en partie, l'hôpital des pauvres. Celui-ci comprenait généralement, à part l'infirmierie et la chapelle, une auberge pour pèlerins et voyageurs indigents et même un asile pour vieillards. Cet hôpital se trouvait parfois sous le gouvernement d'une abbaye de femmes, dont quelques-unes assuraient, ou du moins dirigeaient, le service hospitalier. Cette solution ne suffisant pas pour héberger le nombre croissant des béguines sorties de la petite bourgeoisie, on créa dans certaines villes un quartier réservé, entouré d'un fossé, avec un unique pont et une seule porte d'entrée. Les béguines y vivaient, d'après leur goût personnel et le montant de leurs revenus, soit seules, soit à deux ou à trois dans une maisonnette, soit en groupes plus nombreux dans quelques convicts (*cowvents*) érigés à l'intérieur de l'enceinte. Ces différents bâtiments étaient groupés autour d'une cour spacieuse (*curia*), où se dressaient la chapelle et l'infirmierie. Tout ce complexe s'appelait béguinage.

En Allemagne, beaucoup de congrégations (*Samnungen, Sammlungen*) de béguines évoluèrent plutôt dans le sens monastique proprement dit: elles adoptèrent les constitutions dominicaines et devinrent des monastères affiliés à l'Ordre²⁸. En Flandre, il n'existe qu'un seul cas de ce genre²⁹, parce que les frères prêcheurs flamands préféraient réunir les béguines isolées et les congrégations de béguines d'une même ville dans un béguinage proprement dit, dont ils assumaient, dans une mesure plus ou moins grande, selon les endroits et les époques, la direction spirituelle.

Le tout premier béguinage en Flandre est celui de Gand. En juin 1233, donc avant la mort du comte Ferrand († 27 juillet 1233), la comtesse Jeanne réunit les béguines de cette ville à l'abbaye de la Byloke³⁰. A ce monastère cistercien, fondé par elle en même temps que le couvent des frères prêcheurs (1228), on avait alors adjoint l'hôpital des pauvres d'Onderberghen, dont le bâtiment venait d'être cédé aux mêmes frères pour qu'ils en fassent leur couvent³¹. Les béguines (*mulieres religiosae*)

²⁸ D'autres restèrent à l'état de «Samnung», imitant plus ou moins la vie religieuse dominicaine et accueillant les frères comme prédicateurs et directeurs de conscience.

²⁹ Voir plus loin p. 100 ss. sur les origines du Val des Anges à Assebroek lez Bruges. Quant aux béguines du Spycckere lez Dunkerque (p. 95) elles passèrent à l'Ordre de s. Victor.

³⁰ J. Béthune, Cartulaire du béguinage de Sainte-Elisabeth à Gand, Bruges 1883, n. 1 bis, pp. 302-3.

³¹ J. Walters, Geschiedenis van de Zusters der Byloke te Gent III 245, 251; Th. Luykx, Gravin Johanna van Constantinopel en de godsdienstige vrouwenbe-

furent donc logées à la Byloke; dans une partie de l'hôpital transféré. Elles avaient leurs « maîtresses » propres, responsables devant la mère abbesse de tout ce qui concernait la discipline extérieure³². La comtesse confia la haute direction de la nouvelle communauté aux frères prêcheurs, mais comme ceux-ci ne pouvaient, de par leurs constitutions, accepter une prébende avec charge d'âmes et spécialement des aumôneries chez les religieuses³³, le prieur proposa d'embaucher un chapelain séculier. A cet effet, la comtesse remit à l'abbesse une rente annuelle de 15 livres pour le futur desservant de la chapelle de l'hôpital, laquelle devait servir d'oratoire aux béguines. Le consentement de l'évêque ne pouvant être obtenu immédiatement, la comtesse permit en décembre 1235 d'affecter la rente à la construction de convicts (*hospitia*)

weging in Vlaanderen gedurende de eerste helft der XIII^e eeuw, *Ons Geestelijk Erf* 1932, pp. 18-20; G. Meersseman O. P. Les débuts de l'Ordre des Frères Prêcheurs dans le comté de Flandre, *Arch. Fratr. Praed.* XVII (1947) 4-45.

³² Dans un acte daté du mois de juin 1233, l'abbesse ordonne « ut mulieres in eodem loco manentes, secreta colloquia cum monialibus nostris nullatenus teneant nec ad monasterium nostrum frequenter veniant nec divertant. Mulieres tamen aliquae magisterio ibidem constitute, pro necessitatibus loci ad abbaciam et ad rectores nostri monasterii congruis temporibus venire poterunt et omnes eciam mulieres in eodem loco manentes ad monasterium accedere poterunt, quando sermonem publicum apud nos celebrari continget, ita tamen ut in domo nostra secreta colloquia nullatenus tenere presumant. De prudentum (les frères prêcheurs?) eciam consilio fuit provide ordinatum ut mulieres in sepedicto loco manentes nusquam sine licentia exeant, nusquam extra locum suum nisi ad minus due incedant, a familiaritate nostre familie omnino se caveant, euntes et redeuntes de oppido cum familia nostra non eant vel redeant » (Béthune, pp. 302-3).

³³ Dans la plus ancienne rédaction des constitutions (vers 1228) actuellement connue, nous lisons: « In virtute Spiritus Sancti et sub pena excommunicacionis districte prohibemus ne aliquis nostrorum de cetero labore vel procuret, ut cura vel custodia monialium vel quarumlibet aliarum mulierum nostris fratribus committatur ... Prohibemus autem ne aliquis de cetero aliquam tondat vel induat vel ad professionem recipiat. Item ecclesiam quibus annexa sit cura animarum, non recipiant » (H. Denifle O. P., *Die Constitutionem des Predigerordens vom Jahre 1228*, *Archiv für Literatur- und Kirchengeschichte des Mittelalters*, I (1885), p. 222; H. C. Scheeben, *Die Konstitutionen des Predigerordens unter Jordan von Sachsen*, *Quellen und Forschungen zur Geschichte des Dominikanerordens in Deutschland*, 38. Heft, p. 76. — Dans les anciens monastères fondés par s. Dominique (Prouille, Saint-Sixte, Madrid) et dans quelques uns fondés dans les premières années de l'Ordre comme monastères doubles (Bologne, Florence, Naples), il y avait toujours un prieur et quelques frères (vicaire, procureur, confesseurs, chapelains, convers) menant la vie commune. Ces exceptions ne devinrent jamais règle générale, malgré les instances des autres monastères moins privilégiés.

pour les béguines³⁴. En octobre 1236, l'ordinaire ayant approuvé tout le projet élaboré par les Prêcheurs, le prieur désigna un certain maître Gauthier comme premier chapelain. La comtesse ordonna alors à l'abbesse de payer à celui-ci la rente annuelle. La fonction du desservant consistait à célébrer tous les jours la messe pour les béguines, soit dans la chapelle de l'hôpital, soit ailleurs, selon les indications de l'abbesse ou du prieur³⁵.

En 1242, le nombre des béguines étant considérablement augmenté, on décida d'ériger un véritable béguinage, indépendant de la Byloke. Au mois de mai, la comtesse reçut à cet effet de la commune de Gand un terrain situé hors des murs de la ville, sur la paroisse d'Akkergem³⁶. Elle transmet ce terrain à la communauté des béguines pour y bâtir ses hospices et promit 30 livres pour la construction de l'infirmierie et d'une chapelle en honneur de s. Elisabeth. La rente de 15 livres devait passer de la chapelle de l'hôpital de la Byloke à celle du béguinage. Dans l'application de toutes ces dispositions, la comtesse déclarait vouloir respecter les droits du curé de Saint-Michel, sur la paroisse duquel était situé jadis l'ancien hôpital d'Onderbergen, de même que ceux du curé d'Akkergem, sur la paroisse duquel on érigeait le béguinage, et enfin ceux de l'abbé de Saint-Bavon, patron de ces deux paroisses. Toutes les offrandes remises au chapelain des béguines dans la nouvelle chapelle de Sainte-Elisabeth, devaient passer aux dits curés, et s'il y avait sur le domaine du béguinage des dîmes à payer, l'abbé de Saint-Bavon les recevrait comme devant³⁷.

En juillet, le même abbé, ayant convoqué les procureurs délégués par la comtesse Jeanne pour conclure un accord au nom du béguinage, fixa les bases juridiques qui réglèrent dorénavant les rapports entre le béguinage et le clergé paroissial. Ce texte permet à la comtesse d'ériger la chapelle projetée, d'y faire célébrer la messe, d'y conserver le Saint Sacrement et les Saintes Huiles, d'y avoir un cimetière pour les béguines seules, à condition de respecter les droits des curés et les siens propres. Le prêtre qui sera désigné comme chapelain des béguines, devra se présenter à l'abbé avec les lettres testimoniales des proviseurs du béguinage qui l'auront choisi; il recevra des mains de l'abbé la chapellenie pour la durée qu'il plaira aux dits proviseurs; il percevra les 15 livres

³⁴ Béthune, n. 2, pp. 1-2.

³⁵ Ibid., n. 3, pp. 2-3.

³⁶ Ibid., nn. 4-5, pp. 3-4.

³⁷ Ibid., n. 6, pp. 4-5.

de la fondation, mais il devra remettre aux curés les offrandes des fidèles. Les béguines devront se confesser au moins une fois l'an à leur curé respectif, dont elles demeurent les paroissiennes. Il s'agit évidemment là d'une application du canon *Omnis utriusque sexus* décrété par le concile de Latran, dont le clergé paroissial se servait pour entraver l'apostolat des ordres mendiants. Dans le cas présent, on constate que les béguines, même réunies dans un béguinage et dirigées par les frères prêcheurs, ne sont pas considérées comme exemptes, et ne jouissent point des droits d'incorporation à un ordre exempt. D'ailleurs, l'accord leur défend expressément de léser en quoique ce soit les droits paroissiaux. Elles payeront les dîmes de toutes les céréales récoltées sur leur terrain, mais non celles des légumes consommées par elles-mêmes. Les procureurs des béguines promettent au nom de celles-ci de payer chaque année un florin à l'abbé de Saint-Bavon, afin de reconnaître, sinon sa juridiction sur elles-mêmes, du moins ses droits de personnat sur leur chapelle, et le disposer favorablement pour le cas où elles auraient besoin de son appui. En terminant, l'abbé déclare que ces stipulations ne vaudront que pour les béguines seules, de sorte que le béguinage ne pourra jamais devenir un monastère sans son consentement et celui des curés. L'accord vaudra aussi longtemps que les béguines vivront en ce lieu avec l'approbation et sous la protection spéciale de l'évêque de Tournai, et que les proviseurs du béguinage seront institués de son consentement par la comtesse³⁸.

Cet acte est un chef-d'œuvre de précision dans le domaine de la protection des droits acquis. Il fournit en même temps la preuve de la méfiance et de l'hostilité du clergé séculier contre les béguinages et les ordres mendiants. Tout le mérite de cet acte consiste dans l'établissement d'un *modus vivendi* qui permettra l'essor du béguinage tout en respectant les droits du clergé. Celui-ci ne trouvera jamais dans le domaine matériel un prétexte sérieux pour susciter contre les béguines de Gand une levée de boucliers, telle qu'il s'en produira dans d'autres parties de la chrétienté, le jour où on accusera les béguines — souvent sans raison — de tendances hérétiques.

Dans l'acte, passé la même année par la comtesse pour approuver cette convention, nous trouvons les noms des procureurs délégués par elle pour défendre devant l'abbé et les curés les intérêts du béguinage, et pour prendre en son nom les engagements nécessaires. Ce sont les deux frères prêcheurs gantois B[arthélemy de Mol], prieur, et

³⁸ Ibid., n. 7, p. 6-7.

Gilles Bardekin, et le chanoine F. de Gand³⁹. Quant aux proviseurs permanents du béguinage, il y en a toujours au moins deux, dont l'un, chargé du temporel, est désigné par la princesse et plus tard par ses successeurs, tandis que l'autre, prenant soin du spirituel, est de droit le prieur des frères prêcheurs, chargé de veiller au nom de l'évêque à l'orthodoxie et à la moralité des béguines, et de leur donner des directives générales sur la façon de vivre pieusement au béguinage.

Le prieur déléguait des frères pour prêcher et entendre les confessions au béguinage et désignait un prêtre séculier pour y célébrer la messe quotidienne. Ce chapelain recevait l'investiture de l'abbé de Saint-Bavon et les émoluments de la première fondation faite par la comtesse Jeanne. En la même année 1242, celle-ci fonda une deuxième chapellenie, pour laquelle les Prêcheurs désignèrent comme titulaire un certain Robert van der Schelden⁴⁰. Les chapelains habitaient au Begijnendries ou Lysbettendries, dans une maison mentionnée dès 1255. B. Moulaert dit que la deuxième chapellenie fut fondée en 1254 par la comtesse Marguerite et une troisième en 1258 par un certain Henri⁴¹.

De la règle que les frères prêcheurs donnèrent aux béguines de Gand, il ne reste plus qu'une copie de 1354. Il est évidemment impossible de déterminer actuellement dans quelle mesure cette version s'écarte du texte primitif⁴²; cependant, elle ne semble pas avoir été fortement remaniée. Nous ne pouvons nous attarder ici à l'analyse détaillée de ce document, qui mériterait d'être mieux connu à cause de son importance pour l'histoire de la spiritualité. Notons cependant l'ordination suivante pour les novices, relative à la prière vocale: « Celle qui est admise, de la façon susdite, sera tenue de réciter tous les jours trois chapelets (*hoedekins*) qu'on appelle psautier de la Vierge (*onser Lieve Vrouwen sautere*) »⁴³. Le diminutif *hoedekin*, petit chapeau, désignait en premier

³⁹ Ibid., n. 8, p. 7.

⁴⁰ Ibid., n. 10, p. 8.

⁴¹ B. C. Moulaert O. P., *Het groot begijnhof van Gent*, Gand 1850, p. VIII.

⁴² Dans un acte du 21 mai 1269, la comtesse Marguerite prescrit la stricte observance des « ordinationes et statuta que in vestra curia facta fuerunt tempore carissime domine et sororis nostre Johanne » (Béthune, n. 22, p. 17). — Par *ordinationes* elle entend la règle des béguines (p. ex. n. 23), par *statuta* les décrets postérieurs des princes, remaniés et complétés plus souvent que la règle elle-même (p. ex. n. 130). — La même règle était suivie par les béguines de Lille. Voir la traduction française aux Arch. du Nord, B 20040, n. 19915.

⁴³ Béthune, n. 23, p. 20: « Die ghene die aldus ontfanghen es, wert ghehuden

lieu, dans le vocabulaire galant de l'époque, une couronne de fleurs que l'amant posait sur la tête de sa belle. La mystique imita ce geste ⁴⁴. Au sens figuré, le mot chapelet désignait une couronne d'Ave Maria, et par dérivation, l'instrument au moyen duquel on les comptait ⁴⁵. C'est évidemment ce que la règle des béguines de Gand entend par le mot *hoedekin*, chapelet. Quant à l'expression « psautier de la Vierge », elle prouve que la prescription de la règle comportait la récitation de 150 Ave Maria, à l'instar des 150 psaumes de David, récités par les clercs. La patenôte des béguines semble pourtant n'avoir compté que 50 nœuds, les novices devant en réciter trois pour arriver à un psautier complet. Ce chapelet de 50 nœuds doit avoir été divisé en dizaines, comme celui de la bienheureuse Marguerite d'Ypres.

En 1354, l'usage du « psautier de la Vierge » était déjà très ancien chez les béguines de Gand. Nous en avons la preuve dans un acte de 1277, par lequel Jean Sersanders, en fondant un anniversaire, demande

alle daghe te lesene drie hoedekins, diemen noumt Onser Lieven Vrouwen sautere ». — C'est à ce passage du même codex qu'Alain de la Roche fait allusion dans son Apologie, chap. 8: « Est sacrarum virginum monasterium Gandavi, in quo ab annis fere ducentis istud habent psalterium quotidie, in canonicarum horarum vicem persolvendum inde usque a maioribus sic traditum et acceptum. Pervetusti codices evidentissime testantur ipso facto me vera memorare, sicut in Gandensi ordinis nostri conventu aliisque multis terrarum locis probari potest ». — Au 1^{er} supplém. (p. 6) des Scriptores O. P., Echard nous apprend que d'après L. Robijn O. P. le Béguinage de Gand possédait encore un livret de la même époque que la règle, intitulé *Psalterium* et contenant la méthode de réciter le psautier de la Vierge: « Beghina praeses ad singula Pater noster et ad singula Ave Maria mysterium aliquod vitae Christi ac b. Virginis legebat et praemittebat ». Ce livret étant perdu, il est impossible de vérifier l'affirmation du P. Robijn relative à l'âge du ms. — D. Van Wely O. F. M. (*Het Kransje der Twaalf Sterren in de Geschiedenis van den Rozenkrans, 's Hertogenbosch 1941*, p. 10, n. 2) confond ce livret perdu avec la règle conservée, quand il prétend que l'obligation d'insérer des *Pater* entre les dizaines d'Ave a été interpolée dans la règle.

⁴⁴ Le béguinage de Lille, qui tenait en fief un lopin de terre du chapitre de S. Pierre, devait « délivrer pour le droit de relief ung chapeau de roses ou de violettes ou d'autres verdure selon la saison, le quel chapeau sera offert et posé sur le chief Nostre Dame en la chapelle que l'on dist à la Treille » (Arch. dép. Nord, Béguinage B 29: original parchemin 14 avril 1458. Communication de Mgr. L. Détréz).

⁴⁵ Voici comment le Roman de la Rose décrit, à une époque un peu plus avancée, une béguine française: « Abstinence-Constrainte vêtit une robe de camelin et s'atourna comme une béguine, enveloppant sa tête d'un large couvre-chef et d'un voile blanc; elle n'oublia pas son psautier ni la patenôte pendue à un cordon blanc » (éd. A. Mary, Paris Payot 1928, p. 211).

entre autres que chaque béguine récite un « psautier de la Vierge »⁴⁶. La règle de 1354 explique dans quel sens il faut entendre cette expression, mais l'acte de Sersanders prouve, de son côté, que la pratique en remontait au moins jusqu'à 1277. Le passage de la règle semble donc appartenir à la version primitive de 1242, date de la fondation du béguinage, indépendamment de la Byloke.

Dans l'ouvroir commun, deux béguines récitaient à haute voix et alternativement verset par verset, certaines prières que toutes savaient par cœur, comme le Miserere ou quelque autre psaume également usité, et l'Ave Maria⁴⁷. Le mémoire, daté de 1328, qui signale cette coutume, ne précise pas combien de fois on récitait cette dernière prière, mais il est clair qu'il s'agit là à nouveau du psautier de la Vierge, composé de 150 Ave Maria. D'ailleurs, au XIII^e siècle, cette *forma orandi* était déjà très répandue. Césaire de Heisterbach O. Cist. († 1240), Jean de Mailly O. P. (avant 1243), Barthélemy de Trente O. P. (1245) et Thomas de Cantimpré O. P. (vers 1260) connaissent très bien l'usage de la triple cinquantaine d'Ave Maria⁴⁸.

⁴⁶ Béthune, n. 37, p. 31: « Quelibet domicella sive beghina dicti loci dicet pro anima uxoris mee ... et anima mea psalterium beate Virginis Marie ». — Cette pièce n'est pas de l'année 1227, comme le prétendirent J. G. a Ryckel, Vita s. Begghae, Louvain 1631, p. 563; AA SS, Aug. I 426; Miraeus-Foppens, Diplom. Belg. IV 541; Th. Mamachi O. P., Annalium O. P., t. I, Romae 1756, append., col. 91; A. Wauters, Table chronologique des chartes et diplômes imprimés concernant l'histoire de la Belgique, IV 41; etc. etc.

⁴⁷ Mémoire présenté le 4 mai 1328, probablement par les Prêcheurs de Gand aux délégués de l'évêque de Tournai en faveur des béguines: « De modo operandi et oratione. In operando vero talem ritum tenent et consuetudinem, quod summo mane surgentes ad ecclesiam conveniunt, quelibet ad locum suum, quod habet sibi specialiter deputatum, ut per hoc cuiuspiam absentia possit facilius deprehendi, et ibi audita missa ac fuis orationibus ad domos suas redeunt, per totam diem cum silentio operantes, in quo toti patrie fore peritiles dinoscuntur, et tamen sic operantes ab oratione non cessant, nam due in singulis conventibus ad hoc magis apte, psalmum Miserere et alios psalmos quos sciunt, et Ave Maria legunt aperte, una unum versum, alia alium, ceteris cum eis tacite legentibus, vel ad ea que legunt[ur] attendentibus diligenter. In sero vero, post vesperas, ecclesiam ingrediuntur, vacantes orationibus et meditationibus, quousque facto signo, ad quietam revertantur. Dominicis diebus vero et festivis, missis et sermonibus, orationibus ac meditationibus insistentes, Domino devotum in omnibus exhibent famulatum, nec cuiquam hiis diebus exire curiam licet sine magistre principalis licentia speciali » (Béthune, n. 106, p. 75).

⁴⁸ Ces passages sont connus par tous les auteurs qui ont pris part à la controverse autour du Rosaire. Pour Jean de Mailly, voir la trad. française de son « Abrégé

Le rôle joué par les frères prêcheurs de Gand dans la fondation du béguinage, et dans l'essor spirituel que celui-ci prit dans les siècles suivants, explique aussi la note dominicaine que la spiritualité y présente à quiconque l'étudie attentivement. Nous ne pouvons insister ici sur ce point, parce que presque tous les documents permettant de préciser cette influence dominicaine, appartiennent à une époque postérieure à celle que nous étudions à présent ⁴⁹.

Le béguinage de Gand étant érigé en communauté indépendante (1242), ce fut le tour de Bruges à être doté d'une institution semblable. Les comtesses Jeanne et Marguerite, d'accord avec l'évêque de Tournai, firent tout leur possible pour faire réussir l'entreprise. Voulant éviter la procédure compliquée suivie à Gand par l'abbé de Saint-Bavon pour sauvegarder les droits des curés, l'évêque déclara le béguinage de Bruges paroisse autonome, avec un curé propre, chargé de l'administration des sacrements, de la prédication et de la direction spirituelle des béguines (1244). Celles-ci devenaient, par le fait même de leur entrée au béguinage, paroissiennes de ce curé. Cependant, avant de nommer un curé au béguinage, l'ordinaire devait consulter le prieur des Prêcheurs aussi bien que la grande dame elle-même: ainsi statua l'évêque de Tournai en 1245 ⁵⁰. Cette disposition permet de croire que les Prêcheurs de Bruges avaient été les animateurs de la nouvelle fondation. A la différence de leurs confrères de Gand, ils déclinèrent la fonction de direc-

des gestes et miracles des Saints » par A. Dondaine O. P., Paris 1947, p. 333. Le passage cité par Mézard (p. 118) est pris dans la dernière rédaction, contenue dans le ms. de Berne 379. — Chez Cantimpré, lib. II, cap. xxix, § 6, édit. Colvenerius, p. 276, il faut évidemment lire *trinae quinquagenae* au lieu de *trinae quinquagesimae*.

⁴⁹ Nous ne parlerons pas du fameux « sermon sur la montagne d'or » (tsermoen op den gulden bergh) prêché (1268 ou 1300) en langue vulgaire par le lecteur conventuel de Strasbourg devant les béguines de Louvain, parce que cette ville n'appartenait pas au comté de Flandre, mais au duché de Brabant. — Pour la même raison, nous ne pouvons que citer en passant les conférences spirituelles de la grande dame du béguinage de Paris, dans un recueil de sermons du XIII^e siècle disposés d'après l'ordre alphabétique des matières par Pierre de Limoges O. P.: Paris, Bibl. Nat. lat. 1648, f. 250^{rb} (Templum, Magistra beghinarum), f. 265^{rb} (Tribulacio, Magistra beghinarum). Le ms. contient également des sermons prêchés par des frères prêcheurs aux béguines.

⁵⁰ Bern. De Jonghe, Belgium Dominicanum, Bruxelles 1719, p. 193; C. Callewaert, Les plus anciens documents des archives du béguinage de Bruges, Annales de la société d'émulation pour l'étude de l'histoire de la Flandre Occidentale, t. 54 (1904), p. 285; voir aussi t. 56 (1906), p. 466-7. — La grande dame, c'est-à-dire la supérieure du béguinage.

teurs spirituels du béguinage; nous verrons plus loin quelle raison ils avaient d'agir de la sorte. Cependant, s'ils n'acceptèrent aucune juridiction directe sur les béguines, ils gardèrent tout de même un certain contrôle sur la direction spirituelle exercée par le curé attitré, pour la nomination duquel ils devaient être consultés. En 1272 ce contrôle devint même plus étroit, quand la comtesse Marguerite passa au prieur des Prêcheurs et à la grande dame le véritable droit de collation du pastorat et des deux chapellenies du béguinage, que l'évêque avait cédé entièrement à la princesse⁵¹. Quant à la double fonction de contrôleur des comptes et de visiteur canonique, elle appartenait également au prieur des Prêcheurs, mais conjointement avec le doyen de Saint-Donatien d'abord, avec le gardien des Mineurs ensuite⁵².

L'érection des béguinages de Lille et d'Ypres est également due à l'instigation des frères prêcheurs. Cependant, dans ces deux villes, l'entreprise mit beaucoup plus de temps pour réussir qu'à Gand et à Bruges. Dès 1244, la comtesse Jeanne avait donné à l'hospice provisoire des béguines de Lille les moulins qu'elle possédait en cette ville et à Vansennes, avec charge d'employer les revenus pour une chapellenie que sa sœur Marguerite devait ériger dans le futur béguinage. Ce dessein ne put se réaliser qu'en 1274. Marguerite décida alors que le prieur des Prêcheurs désignerait d'office le titulaire de la chapellenie, et finalement en 1277, elle lui confia aussi la direction du béguinage⁵³.

A Ypres, nous avons rencontré des béguines du vivant de la bienheureuse Marguerite († 1237). Vers 1240 elles possédaient déjà une chapelle propre. Cependant l'érection du béguinage proprement dit traîna encore longtemps, tout comme la fondation du couvent des Prêcheurs. En 1270, la maison des frères étant érigée en priorat depuis une année à peine, la comtesse chargea le prieur de la direction du béguinage. Elle lui conféra le droit de déposer la grande dame, après avoir entendu les conseillers désignés par la cour. La grande dame devait demander son avis pour déposer les maîtresses des couvents érigés au béguinage. Sans la permission du prieur, elle ne pouvait ni autoriser les béguines à demeurer à l'infirmerie, ni faire exécuter des travaux considérables, ni contracter une dette dépassant 10 livres. Elle devait rendre compte

⁵¹ B. De Jonghe, pp. 193-5; Chapotin, p. 515.

⁵² Chapotin, pp. 515-6.

⁵³ Chapotin, p. 513; Miraeus-Foppens, *Diplomatum Belgicorum nova collectio*, t. III, Bruxelles 1734, p. 549; Archives départ. du Nord, B 444, n. 825 (Rente sur l'espier de Seclin, concédée par Marguerite au béguinage de Lille en mars 1245).

de sa gestion devant le prieur et devant des administrateurs nommés par la cour⁵⁴. Les pouvoirs du prieur de Gand furent étendus dans le même sens, quand le comte Gui le chargea, en 1282, d'assister le proviseur temporel du béguinage dans la révision des comptes annuels de la grande dame⁵⁵.

Les frères prêcheurs engagèrent les comtesses Jeanne et Marguerite à fonder un béguinage dans chaque ville du comté, même là où ils n'avaient pas de couvent: Courtrai, Grammont, Termonde, Ardembourg, Damme, Oudenbourg, Ghistelles, Torhout⁵⁶. Pour Alost, nous en avons une preuve décisive. Nous voyons en effet en 1261 deux frères de Gand assister comme témoins à la donation d'un terrain pour ériger un béguinage à Alost⁵⁷. Il semble cependant que le projet d'en fonder un dans chaque ville du comté date de la fin du règne de la comtesse Jeanne. C'est en effet à cette entreprise qu'elle songe quand elle réserve par testament une grosse somme à répartir entre les œuvres pieuses de son comté. Elle désigne deux frères prêcheurs, Henri van der Eke et Michel de Neuvirelles comme conseillers de sa sœur pour l'exécution de ce paragraphe. Plusieurs béguinages en bénéficièrent, p. ex. Douai, Lille, Gand. L'acte de donation en faveur du béguinage de Gand, daté du 4 mars 1245, et comportant une rente annuelle de 40 livres, mentionne explicitement les noms de ces deux exécuteurs testamentaires⁵⁸;

⁵⁴ Miraeus-Foppens, *Opera diplomatica*, t. IV, Bruxelles 1748, pp. 253-4; Warnkönig-Gheldolf, p. 43.

⁵⁵ Béthune, n. 47, p. 38.

⁵⁶ Le béguinage de Torhout était déjà éteint en 1501; c'est pourquoi les auteurs modernes ignorent son existence. A cette date, les possessions de cet institut reçurent une autre destination: on les employa pour laisser étudier les enfants pauvres de la ville de Torhout et du pays de Wijndale (Arch. de l'ancien chapitre de Torhout). — Philippen omet non seulement le béguinage de Torhout, mais celui de Courtrai, très ancien et jadis très florissant.

⁵⁷ E. Soens, *Cartularium en renteboek van het begijnhof Sint-Katharina op den Zavel te Aalst, Annalen van de stad en het voormalig land van Aalst IIX (1912) 8-9*. — Sur le rôle que jouèrent les frères prêcheurs dans la fondation de divers béguinages, voir Philippen, p. 93 où il y aurait lieu de compléter la documentation.

⁵⁸ Béthune, n. 12, p. 9. — Sur les deux frères prêcheurs exécuteurs testamentaires, voir Deshaines-Finot, *Inventaire sommaire des archives départementales du Nord antérieures à 1790, Archives civiles, Série B; Chambre des comptes de Lille, t. I, 1^o partie, Lille 1899, p. 303 (B 444)*. — Dans les documents latins, Henri van der Eke est appelé *de Querceto*, dans les textes français *du Quesnoy*. Il était probablement d'Ypres, comme la moniale dominicaine Christine d'Ypres, dame de le Eke, dont nous parlerons plus loin.

les béguinages flamands leurs doivent certainement beaucoup, peut-être leur existence même.

Quelques rares documents de l'époque prouvent que les frères prêcheurs faisaient valoir leur influence salutaire non seulement auprès des béguines, mais également chez les bégards. Car le mouvement dévot n'entraînait pas que les femmes. Les hommes travaillés eux aussi par une aspiration de vie spirituelle appartenaient en majorité à l'artisanat urbain. Ils méprisaient les biens de la terre et renonçaient au mariage; le fruit de leur travail servait le plus souvent à faire la charité autour d'eux. Habitant à deux ou à trois dans une même maisonnette et exerçant le même métier, ils menaient la vie en commun; le matin ils allaient à l'église et le soir, après le travail, ils récitaient ensemble quelques prières. Plusieurs groupes se réunissaient dans une même ruelle, souvent d'après le métier: la plupart étaient tisserands. On les appelait bons hommes, bonvarlets, hommes dévots, béguins, bégards ou bogards, etc.⁵⁹

Il exista évidemment parmi eux plusieurs abus, dont l'ignorance était la cause principale. Hantés par l'idéal de pauvreté évangélique, ils s'adonnaient parfois à la mendicité sans toujours échapper à l'oisiveté et à la paresse, au vagabondage etc. La richesse de certaines abbayes les scandalisait, comme la conduite indigne de certains clercs les révoltait. Il suffisait parfois d'une tête forte, d'un moine dévoyé, d'un clerc exalté, pour les endoctriner et les faire donner dans la fausse mystique, l'hérésie, les théories sociales révolutionnaires. Cependant, beaucoup d'entre eux, souvent les meilleurs, attirés par l'idéal de s. François, entraient dans sa fraternité, mais quand celle-ci devint un véritable ordre, donnant de l'importance à l'organisation hiérarchique et à l'érudition, bref, au fur et à mesure que cet ordre se « cléricalisa », les bégards s'en distancèrent pour se contenter de leur vie modeste d'artisans dévots.

Mineurs et Prêcheurs comprirent qu'il y avait là pour eux un bel apostolat à exercer, en donnant instruction et conseil à ces âmes de bonne volonté souvent très ignorantes. A Bruges, les bogards-tisserands avaient entrepris une œuvre sociale en accueillant des orphelins pour leur apprendre ce métier. La commune de Bruges attachait à cette œuvre

⁵⁹ F. Callaey O. Cap., *De Nederlandsche Beggaerden, Neerlandia Franciscana I* (1914) 7-31; Van Mierlo S. J., *Het begardisme, een synthetische studie, Verslagen en Mededeelingen van de Koninklijke Vlaamsche Academie* 1930, pp. 267-305; id., *Bégarisme*, art. dans *Dict. d'hist. et de géogr. ecclés.*, VII, 426-40.

une très grande importance, non seulement parce que sans elle ces garçons eussent été à sa charge, mais surtout parce que grâce à elle la ville était pourvue d'artisans spécialisés, capables de maintenir la renommée des tissus brugeois au dessus de celle des autres villes de Flandre. C'est pourquoi la commune subventionna les écoles professionnelles des bogards.

Ces bogards étaient répartis en deux groupes: l'un acceptait la direction spirituelle des Mineurs, l'autre celle des Prêcheurs ⁶⁰. Dans un acte daté de juillet 1266, le comte Gui ordonne à son bailli de Bruges d'accorder les mêmes facilités aux bogards qui se confessent chez les Mineurs qu'à ceux qui vont chez les Prêcheurs ⁶¹. Un accord, conclu en 1269 et renouvelé en 1276, entre le métier des tisserands et les bogards qui habitent près du pont Notre-Dame, nous apprend que ceux-ci sont affiliés aux Mineurs, et que les concessions accordées par le métier ne vaudront pas pour les bogards d'autres couvents ⁶². Il est probable que le couvent des bogards affiliés aux Prêcheurs avait déjà obtenu les mêmes faveurs, et que les deux groupes, craignant la concurrence de nouvelles fondations bogardes, avaient demandé l'insertion de cette clause.

Nous ne savons pas où habitaient alors les bogards affiliés aux Prêcheurs. En 1283, ils acquirent un nouvel emplacement, appelé ensuite couvent majeur (*de meesten convente*). Le 16 avril 1290, fr. Siger de Lovendegem, prieur des Prêcheurs, souscrit la vidimation de cet acte, en compagnie des abbés de Ter Doest et de Saint-André, et du doyen de la Chrétienté de Bruges ⁶³. Le compte de la ville nous apprend qu'en 1294 le « couvent majeur » existait encore et recevait des subsides ⁶⁴. Nous ignorons à quelle date les deux couvents furent réunis en un seul; mais il est certain que les bogards demeurèrent libres de se confesser chez les Prêcheurs ou chez les Mineurs: ils se faisaient inscrire dans l'un ou l'autre tiers-ordre. Dans un acte de 1351, fr. Jean de Brune, prieur des Prêcheurs, promet à Adélise de Huutkerke de célébrer deux anniversaires pour des parents de celle-ci, notamment pour Guillaume de Hamer, bogard, et pour le curé de Meetkerke, Pierre de Hamer, qui avait

⁶⁰ L. Gilliodts van Severen, Inventaire diplomatique des archives de l'ancienne école bogarde à Bruges, Bruges 1899, t. I, p. 7.

⁶¹ Ibid., t. I, p. 15; t. II, p. 2.

⁶² Ibid., t. I, p. 16.

⁶³ Ibid., où l'auteur confond le couvent majeur avec celui du pont Notre-Dame. Voir le document en question au t. II, p. 17.

⁶⁴ Ibid., t. I, p. 16.

demandé sur son lit de mort l'habit des Prêcheurs. Pour ces anniversaires, la dite Adélise donna aux bogards une rente annuelle de 6 livres, avec l'obligation d'en céder aux Prêcheurs 60 deniers pour le service funèbre et la pitance⁶⁵. Certains bienfaiteurs des bogards reçurent la participation aux biens spirituels de l'ordre des Prêcheurs. Le 3 juin 1369, lors du chapitre général célébré à Bruges, maître Elie Raymond, général de l'Ordre, concéda cette faveur à un certain Henri de Pape et son épouse, bienfaiteurs des bogards⁶⁶. Dans la communauté bogarde, le nombre des tertiaires franciscains l'emporta petit à petit. Vers 1470, ils y fondèrent même une fraternité, et tout doucement, l'influence des Prêcheurs s'éteignit⁶⁷.

III. Les moniales

Vie dévote dans le monde, vie commune sans vœux publics dans un béguinage, vie religieuse proprement dite dans un monastère cloîtré, telles sont les trois formules adoptées par la branche féminine du mouvement dévot au XIII^e siècle. Il est vrai que souvent les mêmes personnes, dirigées par des frères prêcheurs, essayèrent d'abord les deux premières formules pour adopter ensuite la troisième, mais c'est surtout en Allemagne qu'on transforma certaines congrégations (*Samnungen*) de béguines en monastères dominicains, souvent contre le gré de l'Ordre: la résistance de celui-ci à permettre l'incorporation de monastères est assez connue⁶⁸. Les raisons qu'il avait pour cela sont d'ailleurs très compréhensibles, la principale étant l'immobilisation d'un nombre trop considérable de frères comme prieurs, directeurs spirituels, confesseurs, chapelains, procureurs, dans les monastères incorporés. Nous avons vu que les plus anciennes constitutions connues (1228) défendaient strictement la *cura vel custodia monialium vel quarumlibet aliarum mulierum*⁶⁹, c.-à-d. des « pénitentes » ou « madeleines » et des béguines. Pour cette raison, les Prêcheurs flamands durent refuser la prébende

⁶⁵ Ibid., t. II, pp. 205-6.

⁶⁶ Ibid., t. II, p. 44.

⁶⁷ Ibid., t. I, p. 45.

⁶⁸ Voir surtout O. Decker O. P., *Die Stellung des Predigerordens zu den Dominikanerinnen (1207-1267)*, dans *Quellen und Forschungen etc.*, 31. Heft; Grundmann, op. cit., pp. 208 ss., qui traite également de l'attitude semblable adoptée par les Prémontrés et les Cisterciens.

⁶⁹ Voir plus haut note 33.

de curé ou de chapelain dans les béguinages ⁷⁰. Pour les fonctions de confesseurs ils s'en tinrent à la prescription du chapitre de 1243, ordonnant d'indiquer à cet effet des frères *certos, maturos et paucos* ⁷¹, qui se rendaient à des jours fixes au béguinage pour entendre les confessions. La haute direction du béguinage, telle que les frères de Gand l'avaient conçue et assumée en 1242, ne fut pas admise par ce chapitre de 1243. Aussi bien les frères de Bruges déclinerent-ils en 1244 la direction du béguinage de cette ville. Il faut attendre jusqu'à l'année 1270 pour voir les frères flamands accepter la direction d'un autre béguinage, savoir celui d'Ypres. A cette date, l'ordre des Prêcheurs, forcé par le Saint-Siège, a déjà corrigé sa façon de voir et mitigé son intransigeance: quantité de monastères demandent alors les constitutions dominicaines. L'Ordre ne persista plus dans son refus.

Ce changement d'attitude explique la fondation des monastères dominicains à Lille (1274) et à Bruges (1286). On se demandera peut-être quelle formule les Prêcheurs flamands préconisaient auparavant. Nous avons vu qu'ils s'efforçaient de faire ériger dans chaque ville un béguinage, forme de vie dévote merveilleusement adaptée à la mentalité flamande. Cette solution permettait aux frères de continuer à exercer parmi ces « bonnes filles » un apostolat très fertile, sans se lier à un service quotidien qui eut nui à leur propre vie conventuelle et apostolique. Quant à l'érection de monastères dominicains, le besoin ne s'en faisait pas tellement sentir en Flandre, où la comtesse Jeanne favorisait de tout son pouvoir l'expansion de la branche féminine de l'ordre de Cîteaux, de sorte qu'il n'y avait, provisoirement du moins, aucune raison d'imposer des monastères aux frères prêcheurs ⁷². Dans quelques cas, où la formule cistercienne se prêtait moins bien à la claustration de béguines ou de pénitentes, il y avait toujours moyen de les rattacher à l'ordre de Saint-Victor.

Ce dernier expédient fut adopté dans le Brabant. On y trouvait des Pénitentes, dites Dames Blanches, à Bruxelles (1238), Louvain (1248) et Tirlemont (1251). Après avoir examiné le cas de celles de Louvain, le prieur des frères prêcheurs de cette ville et le doyen de Maastricht

⁷⁰ Le chapitre général de 1240 défendit « ne fratres nostri amodo religiosi mulieribus sacramenta preter penitenciam administrent » (MOPH III 17).

⁷¹ MOPH III 26. — On ne peut se servir des actes des chapitres provinciaux de la province romaine (MOPH XX), parce que le *modus vivendi* des béguines en Italie était tout autre qu'en Flandre.

⁷² Th. Luykx, op. cit., pp. 14 ss.

leur firent accepter en 1252 la règle victorine. Dans cette affaire, le cardinal dominicain Hugues de Saint-Cher, grand promoteur du mouvement dévot féminin en Allemagne et son protecteur à la curie romaine, se fit l'avocat des sœurs et parvint à faire agréer leur passage à l'ordre de Saint-Victor⁷³. Un cas analogue se présente à Bergues-Saint-Winnoc en Flandre. En 1248, une communauté de béguines, née sur le domaine du seigneur du Spyckere près de Dunkerque, se transporta à Bergues, où la comtesse Marguerite leur donna un monastère hors de l'enceinte urbaine, probablement dans l'espoir de les faire incorporer ensuite à l'ordre des Prêcheurs. Submergé par de nombreuses demandes analogues, celui-ci refusa. C'est pourquoi la communauté adopta en 1252 la règle de Saint-Victor. Les Prêcheurs de Bergues semblent cependant avoir continué à lui rendre service comme directeurs spirituels et confesseurs. En 1253, le dominicain Philippe van den Berghe, assisté par un moine du Mont Saint-Eloi, élabora un arbitrage entre ce monastère et l'abbaye de Saint-Winnoc.⁷⁴

Mais l'activité des frères prêcheurs ne se limita point aux communautés contemplatives; elle s'étendit également aux sœurs et aux frères qui se dévouaient au service des malades. En 1248, le prieur de Bergues, invité par la comtesse, réorganisa la double communauté qui desservait l'hôpital érigé par Philippe d'Alsace en la paroisse de Saint-Martin à Bergues. A cet effet, il compose de nouveaux statuts⁷⁵, probablement inspirés par les constitutions dominicaines. D'ailleurs, à cette époque « la loi dominicaine sert de prototype à toute une famille de statuts d'hôtels-Dieu, dont on rencontre des descendants à Lille, à Pontoise, à Ver-

⁷³ A. Simon, *L'ordre des pénitentes de Sainte-Marie-Madeleine en Allemagne au XIII^e siècle*, Fribourg 1918, p. 71; St. Axters O. P., *Dominikaansche zielzorg in de Nederlanden der XIII^e eeuw*, *Ons Geestelijk Erf XIII* (1939) 169-70.

⁷⁴ J. B. Grammaye, *Antiquitates illustrissimi comitatus Flandriae, Lovanii 1708*, p. 150a; A. Bonvarlet, *Document relatif aux Dominicains de Bergues*, *Bulletin du Comité Flamand de France*, t. I (1857-9), p. 330; De Laroïère-Bonvarlet, *Notice sur le couvent des Dominicains à Bergues*, *Bulletin du Comité Flamand de France*, t. IV (1866-68), pp. 352-4.

⁷⁵ *Bulletin du Comité Flamand de France*, t. IV, pp. 352-4. — Au xv^e siècle, nous trouvons à la léproserie de Bergues un directeur (Michel Baert) et un chapelain (Winnoc van den Wyngaerd) appartenants à l'ordre des frères prêcheurs (*Bulletin du Comité*, IV 459, 460, 471). A la même époque, un chapelain dominicain fait service à l'hôpital de l'Ecluse (*Arch. Frat. Praed.*, VIII (1938) 270). — Il est évident que l'acceptation de ces prébendes est un phénomène de décadence; il n'a rien à voir avec l'activité des frères dans le domaine de la réforme religieuse au XIII^e siècle.

non (après 1249). Cette action, en fait, est bien plus significative qu'on ne croirait d'abord. Les fondations hospitalières, écloses en si grand nombre au cours du XII^e siècle, passent, au XIII^e siècle, sous la forte pression de l'Eglise, de leur vie séculière et sans vœu à une vie de communauté religieuse. Tandis que les statuts de Saint-Jean de Jérusalem fournissent à presque toutes les règlements d'infirmerie, les grandes lois régulières inspirent l'observance commune, spécialement la loi dominicaine »⁷⁶.

En 1267, l'ordre des frères prêcheurs ayant remanié profondément les constitutions des monastères qui lui étaient incorporés, le Saint-Siège promulga un statut fixant un minimum d'aide que ces monastères pouvaient exiger des frères et confiant les pouvoirs d'ordinaire au provincial de la région dans laquelle ces monastères étaient situés. Au second degré le provincial chargeait ordinairement à son tour le prieur du couvent le plus proche des soins requis par les sœurs et concédés par ce statut. Les frères que le prieur indiquait pour prêcher dans ces monastères et pour y administrer les sacrements, spécialement celui de la confession, n'étaient pas obligés d'y résider ou d'y assurer la célébration de la messe quotidienne. A cet effet, le provincial pouvait instituer, à charge des sœurs, un ou plusieurs chapelains séculiers qui, en cas d'urgence, administreraient également les sacrements⁷⁷. Somme toute, c'était à peu près le système introduit dès 1236 par les frères prêcheurs de Gand au béguinage, qu'on adopta en 1267 pour tous les monastères incorporés à l'Ordre.

Les difficultés étant de la sorte aplanies, rien ne s'opposait désormais à la fondation d'un monastère de Prêcheresses en Flandre. Le projet était déjà ancien. Il semble avoir été conçu, comme tant d'autres, par la comtesse Jeanne vers la fin de sa vie († 1244): la chose est clairement attestée par la comtesse Marguerite⁷⁸ qui, à la mort de sa sœur,

⁷⁶ P. Mandonnet O. P., *Saint Dominique, L'idée, l'homme, l'œuvre*, augmenté de notes et d'études critiques par M. H. Vicaire et R. Ladner, t. II, *Perspectives*, Paris 1937, pp. 253-4.

⁷⁷ Bullarium O. P., t. I, pp. 481-2. — Sur une disposition analogue chez les frères mineurs à propos des chapelains séculiers pour les Clarisses, cfr. L. Oliger O. F. M., *De origine regularum ordinis s. Clarae*, *Arch. Franciscanum Historicum*, V (1912) 425.

⁷⁸ « Iohanne Flandrie et Hanonie comitisse ... que ad constructionem predicti monasterii pium desiderium ac promptam gerebat, dum viveret, voluntatem » (Chapotin, p. 639). — Les documents sur lesquels se base notre récit de la fondation sont soit dans J. Buzelinus, *Gallo-Flandria sacra et profana*, Duaci 1624, pp. 412-13, soit dans Chapotin, pp. 632-40; ces deux auteurs se complètent mutuellement.

reprit le projet à son compte. Dans ce but elle fit, dès 1247, de grandes donations à dame Béatrice de Neuvirelles, mère de son conseiller intime, fr. Michel de Neuvirelles, alors prieur de Lille. Nous croyons que cette pieuse veuve avait l'intention de prendre le voile et que, d'accord avec la comtesse, elle cherchait à réunir les candidates pour la communauté de Prêcheresses pour laquelle Marguerite voulait construire un monastère. Cependant, dame de Neuvirelles mourut avant de pouvoir réaliser son dessein. Elle transmit alors à son fils tous les biens reçus de la comtesse, avec charge de les passer, non pas à son couvent de Lille, mais au monastère que la comtesse avait l'intention de fonder. Quand fr. Michel mourut à son tour, il laissa des instructions précises sur ce sujet à son successeur. Celui-ci, fr. Hellin de Commines, également conseiller de la comtesse, s'acquitta fidèlement de sa mission. Finalement en 1272, Marguerite put réaliser son projet. Elle fit construire le monastère à Lille, non seulement à cause de ses sympathies wallones, mais aussi parce que les nobles dames, qui avaient manifesté le désir d'y entrer, étaient, pour la plupart, originaires de cette partie du comté et, de plus, demandaient à être dirigées par des frères qui étaient bien en cour.

Le terrain avait été acheté par la comtesse à son neveu Jean, prévôt de Saint-Donatien de Bruges et de Saint-Pierre de Lille. En 1274, la construction était terminée. Le 7 août, la comtesse obtint du pape une lettre, ordonnant au provincial d'Allemagne d'envoyer à Lille une sœur de Marienthal (Luxembourg) pour assumer la charge de prieure dans la nouvelle communauté. Marguerite avait invoqué l'appui de la curie romaine, parce qu'elle craignait d'encourir un refus du provincial allemand, auquel elle avait infligé jadis un grave affront en lui soustrayant les couvents de Gand et de Bruges pour les faire annexer à la province de France. Devant un ordre pontifical, le provincial n'avait qu'à s'incliner. Quelques mois plus tard, la nouvelle prieure étant arrivée, la communauté fut érigée canoniquement. La bulle que Grégoire X concéda à cette occasion, le 12 avril 1275, contient les formules ordinaires relatives à l'incorporation du monastère à l'Ordre et, en outre, son affiliation à la province de France. Cette clause, Marguerite l'avait demandée expressément, pour empêcher n'importe quelle autorité de considérer la nouvelle fondation comme une filiale de Marienthal et de la revendiquer pour la province d'Allemagne. On se demandera peut-être pourquoi Marguerite était allée chercher sa première prieure si loin. La chose s'éclaircit quand on sait que depuis 1258, sa propre nièce, Yolande de Vianden, était prieure à Marienthal et que la mère de Yo-

lande, sœur de Baudouin de Constantinople et tante de la comtesse Marguerite, y avait également pris le voile et y était morte comme religieuse en 1270⁷⁹. Enfin la raison en devient tout à fait évidente, quand on sait que la moniale de Marienthal, invitée à devenir prieure à Lille, appartenait à la noblesse hennuyère; elle s'appelait en effet Guyonne d'Antoing, fille d'Hugues d'Espinet et d'Antoing.

D'accord avec le prieur Hellin, le provincial de France Jean de Châtillon remercia alors la comtesse dans un document officiel. Il l'appela « la généreuse fondatrice » de plusieurs couvents dominicains dans le comté, la « protectrice infatigable et la mère toute dévouée des frères ». Puis il exalta son plus récent bienfait: l'érection d'un monastère à Lille, son incorporation à l'Ordre et son affiliation à la province de France. Au nom de celle-ci, il s'engagea pour lui-même et pour ses successeurs, à considérer ce monastère comme appartenant à l'Ordre et confié aux frères de sa province, déléguant le prieur de Lille pour entreprendre tout ce qui était requis en vue de la charge des âmes.

Cette lettre date du mois de mai 1276. Quatre mois plus tard le prieur Hellin remit les biens légués par Béatrice de Neuvirelles, à la comtesse Marguerite, qui les transmit en novembre 1278 à sa « nouvelle abbaye de Notre Dame de Lille ». Elle y ajouta la seigneurie du Eke sur la Lys et les autres biens qui avaient appartenu à Christine d'Ypres⁸⁰ avant sa profession au même monastère. Le rêve de la comtesse était enfin réalisé. Elle appela son monastère la Nouvelle Abbaye de Notre-Dame, nom qu'il porta ensuite dans les documents pontificaux. Une bulle de Clément VII (Reg. Avinionen. 234, f. 534^r), datée du 24 mai 1384 emploie même le pléonasse *monasterium beate Marie Nove Abbacie in Insulis*. Le peuple, habitué à voir des abbayes plus grandes, se contenta de désigner le monastère par le diminutif l'*Abbiette*, nom que l'Ordre admit dans ses documents officiels.

Avant de mourir, Marguerite, résumant dans un seul document les faveurs qu'elle avait procurées à l'Abbiette, les confirma toutes d'une façon définitive. Ce document, daté du mois d'avril 1279, est signé par elle-même et par son fils et successeur Gui de Dampierre. Elle y donne libre cours à ses sentiments de gratitude envers les Prêcheurs,

⁷⁹ Sur le monastère de Marienthal, voir B. De Jonghe, pp. 293-300; H. Wilms, *Das älteste Verzeichnis der deutschen Dominikanerinnenklöster, Quellen und Forschungen etc.*, 24. Heft, p. 62.

⁸⁰ Peut-être bien la sœur ou la nièce de fr. Henri van der Eke, exécuteur testamentaire de la comtesse Jeanne, dont il est question à la note 52.

qui se sont entièrement dévoués à son propre salut et à celui de sa sœur: « quadam specialitate confidimus in universis devocionis et caritatis operibus, que in omni sanctitate semper agnovimus in ordine predicatorum, piis affectibus salutem zelancium nostrarum, prout vero experimento didicimus, animarum ». C'était là son chant du cygne, l'adieu de cette femme déjà âgée mais toujours énergique et passionnée, dont l'affection fougueuse n'avait pas toujours trouvé dans l'Ordre l'écho attendu. Il y avait eu maint malentendu, depuis qu'elle était allée, en compagnie de fr. Siger de Lille, visiter la bienheureuse Marguerite d'Ypres. L'Ordre avait parfois dû se défendre contre son amour dominateur et très entreprenant. N'avait-elle pas essayé de le gouverner *manu forti*, comme elle gouvernait son double comté? Ne l'avait-elle pas employé parfois à des fins purement politiques⁸¹? Néanmoins, son affection pour lui avait été véritable, à toute épreuve, triomphant même de la réserve et quelquefois de l'incompréhension qu'on lui avait témoignées.

Marguerite mourut le 10 février 1280. Son directeur spirituel, fr. Hellin de Commines, était désigné pour exécuter son testament; elle favorisait toutes sortes d'œuvres pieuses, dans les deux comtés et même en dehors: hôpitaux, béguinages, couvents d'ordres mendiants, et spécialement les Prêcheurs de Lille, Gand, Bruges, Bergues, Douai, Ypres, Valenciennes et Paris, en leur assurant une pitance pour son anniversaire. Un don spécial était réservé pour le prochain chapitre général et celui de la province de France⁸².

L'érection de l'Abbiette date de 1274. Ce monastère est mentionné dans une liste de communautés dominicaines, composée vers 1274-5. D'après ce document⁸³, la province de France possédait alors quatre monastères: Montargis-lez-Sens, fondé par la comtesse Amicie de Montfort, Rouen, fondé par le saint roi Louis, Lille en Flandre, fondé par la comtesse Marguerite, et enfin un quatrième en Lotharingie fondé par un prêtre. Ce dernier monastère doit sans doute être identifié avec celui existant alors près de Metz dans le faubourg du Pontiffroi, où il avait débuté vers 1250 comme convict de béguines, pour s'affilier en 1270.

⁸¹ Voir notre étude sur les débuts de l'Ordre en Flandre, Arch. Frat. Praed., XVII (1947) 28 ss.

⁸² Testament de 1273: Oct. Dellepierre, Précis analytique des documents que renferme le dépôt des archives de la Flandre occidentale, vol. I, Bruges 1840, p. LXV-LXVII; Dehaisnes-Finot, op. cit., pp. 309-10.

⁸³ Edité par Quéatif-Echard, Scriptores O. P., t. I, p. j.

à l'Ordre et se transférer en 1278 dans la ville même ⁸⁴. Dans les autres provinces de l'Ordre, la liste en question signale encore deux monastères en Espagne, un en Provence, trois en Lombardie, trois dans la province romaine, deux en Pologne, un au Danemark contre 40 en Allemagne, dont six dans la seule ville de Strasbourg. La disproportion saute aux yeux; on devine tout de suite que les fondations en Allemagne présentent un tout autre caractère qu'ailleurs. De fait, bon nombre d'entre elles étaient des groupements préexistants (*Congregationes, Samnungen*) de béguines, d'origine bourgeoise, que les frères avaient transformés en monastères sous la règle de s. Augustin et les constitutions dominicaines. Même des monastères cisterciens étaient passés en bloc à l'ordre des Prêcheurs, afin de recevoir de ceux-ci l'instruction religieuse et mystique autant que la direction de conscience. En France, la situation était toute autre: les monastères de Prêcheresses y furent de véritables fondations, établies d'un seul coup, amplement dotés par une personne princière richissime, puis peuplés de dames nobles et personnellement fortunées. Par là s'explique que le nombre des monastères était si peu élevé en France, où trois entre eux avaient pris naissance de cette manière; le quatrième, par le rang social de son fondateur et des premières sœurs, de même que par son patrimoine primitivement réduit, appartient au type le plus répandu dans l'Empire, dont Metz faisait partie (tout en appartenant, du point de vue dominicain, à la province de France). Dans l'Empire, il y avait cependant quelques fondations princières ⁸⁵, p. ex. Marienthal à Mersch dans le Luxembourg fondé par la comtesse Hermensinde et son grand échanson Thierry de Mersch (1237), Val-Duchesse à Oudergem près de Bruxelles, fondé par Adelaïde de Bourgogne, duchesse de Brabant (1262), etc.

Dans sa liste des communautés dominicaines, terminée en 1303, Bernard Gui ⁸⁶ nous fournit la statistique suivante: les deux provinces

⁸⁴ Chapotin, pp. 660-61; G. Thiriot, Obituaire du couvent des prêcheresses de Metz, Metz 1921, p. 1; D. Saget, Notice historique sur le couvent des Frères Prêcheurs de Metz, 2^e édit., Liège (1921), pp. 25-6. — En 1270, probablement à l'occasion du chapitre provincial célébré à Metz même, les sœurs adoptèrent les constitutions dominicaines; en 1279-81, leur incorporation fut décidée par trois chapitres généraux consécutifs; en 1283, elle fut confirmée par le pape.

⁸⁵ H. Wilms, Geschichte der deutschen Dominikanerinnen, Dülmen i. W. 1820., pp. 34 ss.

⁸⁶ Liste éditée dans Script. Ord. Praed., t. I, p. vj ss. — B. Gui oublie le monastère de Nancy, qui avait débuté en 1292 d'une façon « bourgeoise », pour être « ennobli » ensuite par Ferry de Lorraine, lequel lui céda sa résidence (Chapotin, pp. 728, 734).

allemandes possèdent alors 74 monastères contre 68 dans toutes les autres provinces réunies. Pour la province de France, B. Gui en signale sept, parmi lesquels paraissent comme nouveaux le monastère royal de Poissy, fondé en 1209 par Philippe le Bel⁸⁷, le monastère bourgeois de Lausanne, fondé par le chanoine Psautier⁸⁸, et un troisième *apud vivarium iuxta sarborc*. Quel est ce dernier monastère? Il ne s'agit évidemment pas de Sarrebourg près de Trèves, où il n'y eut jamais de Prêcheresses et qui était situé dans le territoire de la province de Teutonie. D'autre part, il arrive souvent à Bernard Gui de défigurer les toponymes germaniques ou slaves. Nous pouvons donc supposer dans le mot *Sarborc* une double métathèse, ce qui donne *Arsbroc*, forme médiévale de Assebroek lez Bruges, où il existait alors un monastère incorporé à l'Ordre depuis au moins une dizaine d'années. Quand un couvent ou un monastère ne se trouve pas dans une ville, Bernard Gui tâche de déterminer aussi nettement que possible son véritable site, p. ex. *Sancta Anna in terminis conventus de Salerno in terra Laboris, quod est quasi in nemore positum*⁸⁹, pour le monastère de Nocera dei Pagani. Quant au monastère de *Sarborc*, il était situé d'après B. Gui auprès d'une nappe d'eau (*apud vivarium*), ce qui peut parfaitement s'entendre d'*Arsebroec* lez Bruges: l'identification paraît plus que probable vu le caractère paludéen de la region⁹⁰.

Les documents relatifs à la fondation de ce deuxième monastère de Prêcheresses en Flandre ont disparu lors d'une attaque des Gueux le 5 novembre 1561⁹¹. La plus ancienne pièce où il est fait mention du monastère fait partie des comptes de la ville de Bruges de 1294. Ceux-ci réfèrent en effet parmi les aumônes aux couvents et monastères des ordres mendiantes représentés à Bruges, un don fait *sororibus de ordine jacobitarum*⁹². Les comptes de la ville rapportant toujours les dépenses de l'année qui précède, ceux-ci concernent donc 1293. Comme d'autre

⁸⁷ Chapotin, pp. 757-8.

⁸⁸ Ce monastère se transféra ensuite à Estavayer. Cfr. A. Daubigny O. P., Le monastère d'Estavayer, Estavayer 1913, pp. 3 ss. Le chanoine Bovon Psautier acquit même en faveur des religieuses, de leurs fermiers et vigneron, le droit de bourgeoisie à Lausanne.

⁸⁹ Script. Ord. Praed., t. I, p. viij.

⁹⁰ Dans son testament, fait en 1299, Gherwin de Ward donne une rente annuelle aux « Jacopinessen bi Arsebroec » (éd. dans *Chronica et Cartularium Monasterii de Dunis*, Bruges 1866, p. 666).

⁹¹ B. De Jonghe, p. 197.

⁹² Gilliodts van Severen, Inventaire des Archives de la ville de Bruges, Section I, Inventaire des chartes, t. II, p. 318.

part les comptes des dépenses faites en 1292, mentionnent les Clarisses⁹³ sans nommer les moniales « jacobites », on est porté à penser que l'incorporation du monastère à l'Ordre remonte à l'année 1293.

Ce raisonnement est confirmé par ce que Bernard De Jonghe nous apprend⁹⁴ au sujet de la fondation du monastère d'Assebroek, d'après une ancienne chronique encore conservée de son temps (1719). Elle racontait comment cette communauté fut acceptée dans l'Ordre en 1293 au chapitre général de Lille, sous maître Etienne de Besançon, qui l'incorpora à la province de France et en confia la direction au prieur de Bruges (*illiusque directionem prioribus conventus nostri Brugensis reliquit*). Le nouveau monastère adopta le nom de Val des Anges et se plaça sous le patronage de s. Michel archange. Cette même année, le comte Gui de Dampierre affranchit le monastère, son église et trois mesures de terre, de n'importe quel impôt ou gabelle, tout en gardant pour lui-même le *dominium altum* du terrain. Le 20 juin, le même prince prit le monastère sous sa haute protection, acte dont il lui délivra des lettres patentes. L'église, dédiée au saint roi Louis de France (canonisé le 1^{er} août 1297), doit avoir été consacrée après 1297. Tous ces détails sont puisés dans des documents aujourd'hui perdus.

Cet exposé des faits était précédé, dans la chronique citée par B. De Jonghe, d'un récit quelque peu légendaire des vicissitudes de la communauté depuis sa fondation (1284) jusqu'à son incorporation sous maître Etienne de Besançon (1293). A maintes reprises, dit l'auteur, on avait entendu à un endroit déterminé d'Assebroek un chant mélodieux fort mystérieux. Les gens se rendirent à Bruges pour en avertir les échevins de la ville. Ceux-ci se laissèrent convaincre et chargèrent des prédicateurs ou des frères prêcheurs (*praedicatoribus*) d'annoncer aux fidèles le miracle qui s'était produit. On verrait bien ce que Dieu voulait en faisant entendre le chant des anges en cet endroit. Peu de temps après, quatre femmes pieuses demandèrent aux échevins la permission de s'y réunir pour vivre en communauté sous l'habit dominicain. C'étaient les deux sœurs Avezoete et Sybille de Damme, Marguerite de Gand et Christine d'Ypres. On leur accorda cette faveur. Les braves filles y bâtirent une maison et prirent l'habit le jour de l'Épiphanie 1284, qui tomba cette année-là un samedi. La fondation débuta pauvrement mais prospéra ensuite grâce au courage des sœurs, qui gagnaient leur

⁹³ Sur les Clarisses de Bruges voir A. Heysse O. F. M., *Origo et progressus ordinis s. Clarae in Flandria*, Arch. Franc. Hist. XXXVII (1944), p. 171-201.

⁹⁴ B. De Jonghe, pp. 194-7.

vie par leur travail, et grâce aussi à la Providence, qui leur envoya des bienfaiteurs. D'elles-mêmes, elles ne possédaient pour ainsi dire rien: Avezoete seule avait une rente sur des terres situées à Damme, mais elle ne s'élevait qu'à 30 sous. En 1286, après le chapitre général de Paris, maître Munio de Zamora, général de l'Ordre, vint à Bruges en faisant la visite des couvents de Flandre. Il prit les sœurs d'Assebroek sous la protection de l'Ordre et confia leurs intérêts temporels et spirituels au prieur de Bruges (*Beneficia eciam impendit huic nascenti congregationi, quarum (!) filias ad ordinem assumpsit earumque curam in spiritualibus et temporalibus commendavit priori brugensi*). Le récit continue en mentionnant la donation de 24 mesures de terre par Baudouin, seigneur d'Assebroek en 1291, l'incorporation proprement dite du monastère à l'Ordre en 1293 par le chapitre général tenu par maître Etienne de Besançon, et les autres faits que nous avons rapportés plus haut.

Que faut-il penser de ce récit? Beaucoup de détails sont tellement précis, qu'on doit les considérer comme historiques. D'autres sont inexacts ou du moins sujets à caution: l'Épiphanie tomba un samedi, non pas en 1284 v. st., mais en 1285 v. st. C'est l'année du chapitre général de Paris (1286 n. st.), à la suite duquel maître Munio aurait fait la visite canonique des couvents de Flandre. Ne nous étonnons pas trop que ce voyage ne soit mentionné dans aucun document connu, mais tâchons plutôt de préciser en quoi consista l'adoption (*assumpsit*) de la nouvelle communauté par maître Munio en 1286, sept années avant l'incorporation proprement dite par le chapitre général sous maître Etienne de Besançon. En prenant les termes registrés chez Bernard de Jonghe, dans leurs sens juridique ⁹⁵, on peut croire que maître Munio ordonna simplement en 1286 au prieur de Bruges d'aider la jeune communauté (*nascens congregatio*) à trouver des bienfaiteurs pour payer les frais de l'installation et d'inculquer aux sœurs les us et coutumes de l'Ordre, en attendant qu'elles donnent les garanties requises pour être incorporées. Ces conditions étant remplies en 1293, le chapitre général fit le pas décisif: *Congregationem hanc iam sufficienter stabilitam in monasterium Ordinis acceptavit ... et ... provinciae Franciae incorporavit.*

⁹⁵ Il convient de distinguer les termes *assumere* et *incorporare*. Le premier signifie, du moins ici, une simple promesse d'appui moral faite à une communauté qui adopte les constitutions dominicaines; le second confère au monastère un droit à l'aide spirituelle prévue par la bulle de 1267; au provincial, une juridiction de supérieur majeur.

Le début du récit contient une autre inexactitude, là où il s'agit des quatre premières sœurs. Elle ne peuvent avoir pris l'habit ensemble (1286) puisque Christine d'Ypres était entrée depuis 1274 à l'Abiette. Quand elle passa au nouveau monastère de Bruges, elle était déjà une religieuse formée, connaissant à fond la marche d'un monastère de Prêcheresses. De plus, elle appartenait à la noblesse, puisqu'en faisant profession, elle avait abandonné à la comtesse Marguerite sa seigneurie d'Eke. Christine fut cédée par l'Abiette au Val des Anges comme Gyonne d'Antoing avait été cédée par Marienthal à l'Abiette⁹⁶. Marguerite de Gand lui fut simplement adjointe comme compagne. Le passage des deux moniales de l'Abiette au Val des Anges s'effectua probablement lors de l'incorporation en 1293, plutôt qu'au moment de la première fondation. La « congrégation » primitive, fondée par Avezoete et Sybille de Damme, était vraisemblablement composée de pieuses filles prises dans la bourgeoisie de Bruges et des environs.

Le nom de « Val des Anges », est encore porté par deux autres monastères de Prêcheresses: le premier fut fondé en 1240 par une supérieure de béguines de Nürenberg, qui transféra en 1243 sa congrégation à Schweinach, où elle adopta les constitutions dominicaines et le nouveau nom de Val des Anges; le second, fondé à Hallwangen dans la Forêt Noire, apparaît pour la première fois dans un acte de 1292⁹⁷. Dans les pays germaniques, la plupart des couvents portent un nom poétique. Il semble que les Cisterciens en avaient donné l'exemple. Parmi les monastères qui adoptèrent les constitutions dominicaines, nous en trouvons quatre qui portent le nom Val de Marie, trois Val des Anges, deux Val de Grâce, un Porte des Anges, un Joie du Paradis, un Couronne du Paradis, deux Cellule de Grâce, deux Cellule

⁹⁶ On remarquera une fois de plus le manque de précision et d'information chez Jean de Réchac (*La vie du glorieux patriarche s. Dominique ... avec la fondation de tous les couvents et monastères dans toutes les provinces du royaume de France et dans les dix-sept du Pays-Bas, Paris 1647*) quand il dit (pp. 945-6): « Nous mettrions la fondation du monastère de nos religieuses à Bruges, appelé communément Val des Anges, si nous en avions les mémoires, mais ie n'en scay autre chose, sinon que la très illustre princesse madame Béatrice d'Avesnes, comtesse de Luxembourg, étant religieuse de l'Ordre à Valenciennes au monastère que son frère et sa mère y avaient fondez (en 1310) fut appelée à Bruges pour en fonder un autre et a été la première prieure et y est saintement décédée ». — Il est difficile de réunir en si peu de mots plus d'erreurs historiques!

⁹⁷ H. Wilms, *Das älteste Verzeichnis etc.*, pp. 70, 80; le même, *Geschichte der deutschen Dominikanerinnen*, pp. 42-44; Grundmann, pp. 223 ss.

de Dieu, deux Cellule de Marie, un Cellule aux Cerfs, etc.⁹⁸. Ces noms ont évidemment une signification symbolique, et dans beaucoup de cas, la configuration géographique n'est pour rien dans leur adoption. D'ailleurs chaque monastère est un Val des Anges puisque, selon s. Bernard, l'office choral est un pendant du chœur des anges. Quant au chant des anges entendu à Assebroek avant la fondation, il s'agit là vraisemblablement d'une explication populaire, trouvée *post factum*, du nom symbolique que la nouvelle communauté avait adoptée. Elle appartiendrait au groupe des légendes interprétratrices de toponymes.

La mystique semble avoir fleuri davantage dans les communautés d'origine bourgeoise que dans les monastères princiers. Cela se doit peut-être en partie au motif moins élevé qui faisait prendre le voile aux filles de la noblesse. Pour un certain nombre d'entre elles ce n'était là qu'un pis-aller. L'influence des frères prêcheurs sur la mystique dans les monastères flamands aux XIII^e et XIV^e siècles est difficile à préciser. C'est à peine si, pendant les guerres multiples qui ravagèrent ces monastères, situés en dehors des enceintes urbaines, les moniales purent sauver leurs titres de propriété. Les sermons, prêchés par les frères, et recopiés par les sœurs, devinrent la proie des flammes. Dans le comté de Flandre, l'historien de la mystique dominicaine ne dispose d'aucune source littéraire. Pendant la première moitié du XIII^e siècle l'Ordre avait défendu de mettre par écrit en langue vulgaire les sermons prêchés chez les moniales et chez les béguines, et de traduire des traités de spiritualité ou de théologie⁹⁹. Le danger de l'hérésie étant alors très grand, les autorités centrales voulaient s'assurer le contrôle facile de tous les écrits religieux mis en circulation. A partir du dernier quart du XIII^e siècle, l'administration provinciale de l'Ordre étant mieux organisée, cette prohibition tomba en désuétude: elle n'avait plus de raison d'être. Aussitôt, les sermons, les écrits ascétiques et mystiques, les « vies des sœurs », voire même les traités théologiques en langue vulgaire, se répandirent dans les monastères de part et d'autre de la frontière entre le Royaume et l'Empire, mais en Flandre, champ de bataille continu des grandes puissances, et théâtre de troubles religieux au XVI^e siècle, toute cette littérature disparut, comme d'ailleurs la plupart des œuvres artistiques produites par ou pour ces monastères.

⁹⁸ Voir l'index de Wilms, *Das älteste Verzeichnis* etc.

⁹⁹ A la fin d'une prescription relative au ministère parmi les moniales et les béguines: « Ne aliquis fratrum cetero sermones vel collationes vel alias sacras scripturas de latino transferat in vulgari » (MOPH III 24).

APPENDICE

Vita Margarete de Ypris

Le texte de la *Vita preclare virginis Margarete de Ypris* que nous ajoutons ici en appendice, a été reconstitué d'après trois manuscrits conservés à la Bibliothèque Royale de Bruxelles. Le premier (A), cod. 4459-70, f. 181^r-207^r, est du début du XIV^e s. Le second (B), cod. 8751-60, f. 138^r-154^v, porte le colophon: *Explicit vita ... finita in divisione apostolorum anno domini 1442 par manus fratris cuius nomen scribitur in celis per merita sanctissime dei genitricis et Margarete virginis huius*. Le troisième (C), cod. 3391-99, f. 181-193, daté de l'année 1480, n'entre pas en ligne de compte, parce qu'il contient une simple copie du ms. B. Nous avons collationné également l'édition princeps (E) de 1618, pour en retenir quelques rares variantes intéressantes, tout en omettant les corrections arbitraires que H. Choquet y a introduites.

Incipit prologus in vita preclare Virginis Margarete de Ypris.

Amico et fratri in Christo karissimo fratri Sigero, et actione et ordine predicatori in Insula, frater eiusdem ordinis, cuius nomen ad presens non utile est nominari, salutem et, si bene, hoc quod sibi. Tua fama, karissime,
 5 frequenter excitatus, videre te a multo ante tempore cupiebam. Unde post augustum a Parisiis rediens, Ypras me venire contigit et te videre, ut spero, nullatenus sine fructu. Recitante eciam te de illa preclare opinionis iuvenula nomine Margareta, miratus sum, tanta novitate percussus et, licet ipse dicam,
 10 ad melius excitatus. Rogante ergo te uno mane circa ortum diei, duabus membranis parvulis memorabilia vite illius te narrante suscepi. Sed heu quod tantum oportuit me festinare, frater, qui mecum erat, compulsus negocio, quem ante festum Omnium Sanctorum oportebat in Daciam transfretare. Digressus ergo a te, ubi eadem die ante nonam fessi insudabamus itineri,
 15 subito celo omni ex parte contenebrato, alluvionem pluvie gravissimam timebamus, et hoc eo magis quo remociore ab oppido distabamus. Tum ego adhuc ex recenti memoria habite tecum collacionis de sponsa Christi incalescens dixi fratri: « Rogemus Dominum ob merita illius, de qua tantum per-

cepimus, ut nos ab imminente pluvia tueatur ». Oravimus et exauditi sumus pro sua reverencia, credasque in eo, quo Christum testor, subito displois nubibus relaxasse celum, serenumque diem redditum et residuum vie in magna iocunditate et gaudio peregisse. Hec fuerunt primicie bonitatis sponse Christi, 5 quas ego indignus expertus sum. In hoc vero quod tempus vacandi habui, eius meritis prorsus ascribo, quia numquam, postquam ordinem predicatorum ingressus sum, ita continuo vacare nec michi quidem ipsi potui, sicut ex quo huic operi manum scripturus apposui. Suscipe igitur opus, karissime, quantum ad materiam multum eximium. Opus vero, sicubi corrigendum est, ipse tu corrigas, 10 vel si non vacat tibi, michi corrigendum dimittas, quia potius decet ut meis inficiar sordibus et sordes proprias lavem, quam alium meis sordibus inquinari. Vade, et sicut promisisti, ora pro me. Saluta ex parte mea fratrem Iacobum de Halle et alios ex fratribus quoscumque vis, maxime autem matrem pie memorie Margarete et sorores eius, receptoresque fratrum nostrorum, materteram illius cum viro suo, quos omnes simul divine misericordie commendo. Explicit prologus. 15

Incipit vita preclare Margarete de Ypris.

Cap. 1. De villa in qua nata est.

In villa Flandrie, que Ypris dicitur, fuit puella quedam, nomine Margareta, honestis parentibus oriunda. Hec ab ineunte etate, et hoc a cunabilis, Christo Domino sic servivit, ut frater ordinis predicatorum Sigerus nomine, 20 a quo omnia gesta eius suscepimus, de ea testimonium perhiberet, numquam eam ad aliquod mortale intentum animum relaxasse. Siquidem annorum quatuor in monasterio quodam posita, a monialibus educanda, iam tunc divini spiritus habitaculum habilitabatur ad sanctimonie puritatem et hoc evidentiissimo quodam miraculo patenter apparuit. 25

Cap. 2. De eo quod quinquennis suscepit Corpus Christi.

Necdum plene etatis annos quinque compleverat, et accidit quod conventus Dominici Corporis sacramenta susciperet, et erat puella presens, sensitque odorem mirificum. Advertit ergo, quamvis Deum necdum cognoverat, divina tamen interius operante et ostendente virtute, quod Iesus salus et salvans 30 inesset altari. Nec mora, currens ad abbatissam monasterii, orat clamatque cum lacrimis se cum aliis communicari. Obstupuit abbatissa, ultra quam credi potest, instancia infantule et hanc cum lacrimis querit, quid esset illud quod tam constanter exigeret. Cui illa: « Scio, inquit, scio quod Corpus Christi est, quod presbyter conficit in altari, et iam monialibus datur. Hoc 35 peto, karissima domina, ne frauder, obsecro, quo carere non possum ». Quod ubi vidit eum ceteris monialibus abbatissa, fecit dari puelle Corpus Domini. O vere beatus Deus et prorsus omnipotens, qui vocas ea que non sunt, tam-

2 displois] displicis BC, deplois E 16 add. B Incipiunt capitula libri sequentis ... Expliciunt capitula. Sequitur vita et conversatio sancta ac devota preclare virginis Margarete de Ypris. 17 preclare A] om. B, beate C 27 suscepit ... Christi om. A 33-34 instanciam ABCE

quam sint, ut ea, que sunt, evacuares! Ita, Pater, quoniam sic fuit placitum ante te, abscondisti ea a sapientibus et revelasti ea parvulis. Et vide quo fructu: Ex tunc, idest a quinque annis ter in anno Dominici Corporis sacramenta sumebat. Ex tunc quoque omnia puerilia fastidivit et cepit amplecti Christum, et ei sacris actibus inherere.

Cap. 3. De disciplinis eius et ieiunio in etate septem annorum.

Preterea necdum septennem etatem attigerat et manum suam misit ad forcia, punctionumque Christi sedulo recordata, urticas et aculeos folliculorum seminis lini in sinu suo ponebat ad carnem. Novem quoque annorum facta, totam ante Pascha quadragesimam ieiunavit. Sextas nichilominus ferias et noctes annunciacionis beate Marie Virginis ieiunavit, ita ut bis in ebdomada in pane et aqua per totum anni circulum abstineret. Nulla illi vigilia alicuius sancti, nullum ecclesie ieiunium pertransivit. Omnia que appetitum in hominibus excitare solent, comedere devitavit, utpote sunt allia, piper et consimilia. Circa illud etatis tempus nocte de lecto surgebat, evigilansque pedissequa super terram inveniebat eam in oracione prostratam. Quis audivit umquam, quis vidit talia? Ante messem tota prorsus effloruit!

Cap. 4. De eo quod Christo crucifixo compassa flagellavit se spinis et hoc in etate annorum decem.

Annorum postea decem, animadvertit in ecclesia Christum in figura ymaginis crucifixum et dixit: « O vere salutis nostre Iesu, pro te nichil in rependenda vice hactenus feci ». Et hoc dicens ploravit uberrime, et statim sola silvam intravit, exutaque vestibus ad nudum, sese hulso spinisque usque ad effusionem sanguinis verberavit. Nec hoc semel aut bis sed sepiissime hoc in recordationem vulnerum Christi cum lacrimis faciebat. Quod cum aliquando adverterent nutritores et dicerent: « Quid te ipsum affligis, cum sis puer et tenera? », respondit: « Iam parata sum omne genus tormentorum pro Christo pati, si se tempus vel locus offerret ».

Cap. 5. De eo quod in etate annorum decem et octo mundo se implicans iuvenem adamavit.

Proinde annorum undecim quasi legitime puericie etate decursa, cum tamen numquam ante se cum ludentibus miscuisset, cepit vehementi spiritu virtutum exercitio inherere. Et hic fervor permansit usque ad etatem decem et octo. Habens eciam avunculum presbyterum, hominem per omnia religiosum et pium et cum eo a puericia manens religiosissime vixit. Quo mortuo accidit illud quod sequitur ac quoniam nemo unquam mortalium dicere potuit — excepto illo et matre eius qui solus inter mortuos liber —: « Mundus ego sum », etsi sit infans unius diei, nec istam liberam, etsi sanctissimam, dixerim, qua inimici persequentis insidias, etsi sine veno mortalis peccati, crudeli modo perpressa est. Iuvenem enim quemdam, forma egregium, incaute

conspiciens, amore ferventissimo, sine fece tamen concupiscencie, per tempus aliquod adamavit. Et quidem sepius cun eo sola sedens et loquens, numquam vel voluntate saltem vel animo coinquinata est. Castitatis enim amator Christus super omnia placebat ei, et hunc amavit a iuventute sua et quesivit eum sponsum assumere et amator factus est forme illius. Quodsi de alio vel eciam de illo iuvene, quem tantum dilexerat, exorsus sermo fuisset, ut maritum aliquem sumeret, continuo pre horrore nimio febricitabat, et hoc frequenter compertum est: Zelus enim illius, qui animarum humanarum eternus amator est, eam occulta vocacione sponsaverat nec permisit ut ab amatore alio prereretur. Erat autem eo tempore in superbissimo vestium apparatu. Nec mora. Extraxit pedem, quem in ingressu mundi levi motu et non fixum posuerat.

Cap. 6. De eo quod per fratrem Sigerum ad statum religiosum conversa est.

Sub idem tempus frater Sigerus, ordinis predicatorum in Insulis, Ypras veniens, post predicacionem consedit in ecclesia, ut compuncti populi confessiones audiret. Qui cum forte Margaretam in habitu seculari inter multas feminas coniectis oculis inspexisset, vidit quodammodo divino instinctu eam, quam numquam antea viderat, habilem ad Dei gratiam suscipiendam et vas electionis, Christo revelante, futuram. Cumque vocasset eam et ille admoneret eam secularia cuncta respuere, dixit sine ulla retractione quod Saulus: « Domine, quid me vis facere? » Nec mora, quantum distat celum a terra, tantum a pristinis immutata est, mundumque statim perfecte relinquens, Christo tanto ardentius iuncta est, quanto se ab eo trepidabat remotius elongatam. Cumque post horam venisset ad matrem et mater eam videret subito commutatam, dixit: « Quidnam est, filia? » et: « Si hodie religiosam vitam aggredieris, cras ad seculum revertaris ». Cui illa: « Nichil, ait, mater, valet hic sermo, cum alium utique sermonem acceperim, quem non dimittam ». Ab illa die et deinceps semper venerabatur eciam plagam ad orientem positam, ad quam conversa sederat, quando gratiam admonentis accepit, et in qua orientem solem iusticie ad perseverantem cognicionis affectum sibi senciebat illapsam.

Cap. 7. De eo quod semel motum senciens, viriliter se abruptit.

Circa proximum sue conversionis diem, obvium habens iuvenem illum, quem tantum dilexerat, sensit levi motu animi affectum suum, ab illo nuper abstractum, sue menti quasi blandientem irripere et mox advertens quid animo revolvisset, indignata sibi, cursim ad ecclesiam venit et ante crucifixum in modum crucis membris extensa cum lacrimis dixit: « O Christe Iesu, heri ad te conversa sum, et rediens recidivo? Non, Domine, non, etiamsi corde dirumpar. Sed nunc, Domine, in confirmacionem mei et ad impetrandam misericordie tue gratiam, mentis et corporis votum facio castitatis ». Hoc facto vidit Deus perfectionem cordis in virgine, et hoc magnum concessit ei

9 vacacione A 19 et ille admoneret eam A] admanens B 20 retractatione B 29 et in qua] et in quo AB, ubi E

in omni vita sua, qua vixit postea, ut nec primos motos tentacionis in carne sentiret.

Cap. 8. De eo quod fecit votum castitatis et quomodo apparuit Christus cum tribus coronis.

5 Nec mora, facto voto, recordata est in immensa cordis leticia, quod iam esset sponsata Christo, et mundi nuptias evasisset, excessumque mentis passa, caput super psalterium, quod habebat in manibus, declinavit. Reversa ergo ad se, venit ad fratrem predicatorem, qui eam de mundo, ut diximus, evocaverat: « Sompniavi, inquit, si tamen somnium vocari debet, ignoro, quia nunquam
10 vel in seculo posita in sermone aut ecclesia dormitavi ». Illa hoc dicens necdum cognoverat Dominum, nec umquam ei fuerat revelatum. Cui idem spiritualis pater eius ridendo respondit: « Quid, inquit, filia, sompniasti? » — « Vidi, ait, quasi in sompniis, sed, ut certissime scio, evidentius tamen, vidi, inquam, lucidissime Dominum meum Iesum Christum, cum tribus michi aureis
15 coronis astare et unam capiti meo imponens dixit: « Hanc tibi, filia, pro voto, quod michi fecisti, confero castitatis; reliquas duas sororibus tuis, si tecum perseveraverint, repromitto ». Quo audito, ille spiritualis pater eius in Domino ex totis visceribus esultavit, animadvertens et videns, quod Deus sua gracia iuvenulam visitasset et quod acceptus ei iam esset fructus, quem in
20 novella planta efficaci sermone rigaverat.

Cap. 9. De constancia eius et qualiter sanatur a Christo.

Circa idem tempus, dyabolo nequiter instigante, fama falsa et pestilens evolavit, quod unaqueque sororum suarum haberet puerum, que tamen pudicissime erant et prorsus omni honestate clarissime. Cumque fama ista vexaret multos ex suis, Margareta quasi columpna immobilis permanebat, conscia nimirum quod Dominus innocentes suos servaret indemnes. Et sic factum est hoc. Quadam gravissima infirmitate detenta, introductus phisicus respondit, nisi maritum acciperet, eam non posse curari. Cui illa respondit: « Voluntas, inquit, Domini de me fiat. Ego vero ex hoc amplius sponsata sum
25 Christo ». Et vide dignum miraculum, quoniam contra iudicium phisici et contra naturam Deus eam mox curavit.

Cap. 10. De eo quod videbatur ei Christus offensus.

Post hec beata iuvenula et in aliis fructificare laborans, sorores primo suas ab actibus secularibus revocavit. Per idem tempus ciffum ex incuria ligneum frangens, reficiendum illi iuveni, quem in mundo dilexerat, misit,
35 nichil sibi ex hoc mali conscia simplex columba discuciens. Timebat enim offensam matris cippo fracto, nichilque proprium habens, cum matri omnia reddidisset, hunc volebat occultius refici. Iuvenis ergo mandatum virginis gratanter acceptans, reparatum ciffum sine mora remisit. Nec mora, cum Margareta in ecclesia ad oraciones consuetas venisset, pacem solitam cordis mi-
40

4 cum] in A 11 revelatus E 14. Christum Iesum A 28 eam om. A
34 incuria B] murna A

nime reperit, sensitque ex hoc Dominum suis meritis a se elongatum. Statim ergo ad patrem suum spiritualem cum lacrimis veniens, conquesta est Christum se suis meritis perdidisse. Tunc ille querens, si causam aversionis agnosceret, « Nichil, inquit, michi conscia sum, nisi forte si hoc causa sit, quod iuveni illi ciffum transmiserim reparandum. Sed in hoc michi etiam 5
Christus offensus testis est, quod ex nullo affectu, quem erga illum nunc habeam vel habere velim, sed quia nullum circa me habui, qui hoc cicius et secrecius facere potuisset ». Tunc ille: « Hoc, inquit, causa est quare a te Dominum sentis elongatum, quia etsi nullum damnum in te ex mutua senseris missione, iuvenis tamen ex hoc nactus occasionem, credit te suis affectibus inherere, et per hoc sollicitabitur ex condigno ». Quod ubi verecunda virgo percepit, supra modum erubuit, et flens dolensque super facto, penitenciam egit. Astuciam ergo serpentis addiscens et similem casum ultra devitans, nunquam postea dictum iuvenem invenire vel videre curavit.

Cap. 11. De eo quod beata Virgo Maria apparuit ei et dixit ei peccata 15
sua esse dimissa.

Cum esset, ut diximus, innocentissime vite, tamquam infinita mortalia perpetrasset, ita in lacrimis et afflictionibus permanebat, semper se reputans pessimam et sceleratissimam peccatricem. Accidit ergo ut tribus diebus et totidem noctibus continue sua peccata defleret, et ecce illa adhuc in luctu et 20
lacrimis decumbente, apparuit ei beatissima Virgo Maria et, ut ei in spiritu videbatur, venerabilis Domina manum posuit ad pectus eius, querens si hic esset locus doloris et mali, quo gravaretur. Respondit illa: « Ita, inquit, o Domina ». Et beata Virgo: « Que, ait, causa tanti languoris et luctus? » — « Quia vos, inquit, et filium vestrum offendi in tot et tantis flagiciis peccatorum ». 25
Nec mora, beata mater quasi compacienti simul, appropinquat et manu traxit per totum cordis et pectoris locum, dicens hec propria verba que scribo: « Sano te in anima et corpore, et scias tibi a filio meo omnia peccata tua esse dimissa ». Vere beata hec et plane dignissima, quam gloriosa Virgo Maria invisere dignata est et de omni dolore sanare languentem! Et vide quo fructu. Ex tunc 30
ulterius non sensit aliquem ex penitencia quantumcumque laborem, sed semper facilis ad orandum, sed semper ad ieiunandum, semper presto erat ad afflictiones corporis tolerandas. Ante vero paciebatur ex nimio labore defectum, sed hoc ei remedium in defectu: ad quindenam semper Corporis Christi sacramenta sumebat, quibus ad horam penitus convalescens, sana 35
surgebat. Ex hoc tamen postea consuetudinem tenuit, ut ad quindenam communicaret.

Cap. 12. De gestu et dispositione eius forinseca et quod facies virorum formidabat.

De gestu suo et compositione forinseca, o bona puella, quid dicam? Et quidem quam pulchri gressus tui in calciamentis, filia principis Christi? In 40

calciamentis, inquam, que omnium beatorum exemplo tuam habitudinem ordinares. Oculi dimissi erant, caput languidum, gestus fractus, levis et moderatus incessus. Vultus eius tante reverentię fuit, ut celebs gracia et maiestatis vestigium in eius facie reluceret. Vix erat aliquis ita perversus et durus, 5 quin viso eius vultu et habitu discipline commoveretur ad melius. Unde accidit, quiddam quod recito. Erat quidam in remocioribus partibus Flandrie, qui audita fama sanctitatis eius, eam videre decrevit. Fuerat idem omnibus diebus vite sue homo tepidus et remissus in actu. Nec mora, ubi vidit vultum eius et verba eius non intellecta audivit, graciā in ea advertit magnificā, et corde 10 compunctus et facie, melioracionem vite satis inopinate recepit. Nec potuit postea eius faciei memor esse, quin statim salutis caperet incrementum. Igitur beata hec virorum aspectum sustinere non valens, villam multociens pertransibat, ut virum vel feminam non videret. Erat puer masculus in domo matris, annorum forte duodecim, qui scutellas lavare consueverat. Hunc removeri 15 a domo matri supplicavit, et hoc quia virilem sexum habebat. Ita enim horrebat spiritus eius virorum presenciam, ut in conspectu alicuius quasi tota tremula pavitaret. Et hoc unde? Utique a sponso eius zelatore Iesu, qui olim per Isaiam prophetam predixerat: « Coangustatum est enim stratum, ita ut alter decidat et pallium breve utrumque operire non potest ». Nulla levitas 20 in aspectu eius, nullum verbum in ore eius, nulla in gestu levitas. Si quid de Deo audire contingeret, cooperta facie ad celum oculos erigebat, secundum Salomonem. Verba dura et aspera molli sermone frangebatur. Gestus ita simplex et celebs erat, ut vix umquam videres eam, quin eam crederes aliquid de celestibus cogitare. Hec eius dispositio forincesa fuit.

25 Cap. 13. De silencio eius.

Secundum Ysaiam, cultus iusticie silentium. Quod ita in ea laudabile fuit, quod eciam multis claustralibus incomparabiliter preferatur. Conquesta enim matre eius spirituali patri ipsius, quod parum suis omnibus loqueretur, precepit ei idem quod spacium psalmorum septem ad solacium sororum 30 et matris cotidie post prandium loqueretur. Que, ut in omnibus obedientissima patri, loquebatur quidem secundum quod ei fuerat constitutum, sed nulla prorsus alia quam de Deo. Quod si qua alia coram illa de communibus vel rumoribus conferentur, statim inclinata facie dormitabat. Si vero ultra horam constitutam sedere et loqui a matre quandoque coacta fuisset, obediebat quidem matri sedendo, sed sine mora cadebat ad parietem inclinata 35 et statim facies eius et manus in pallorem terreum mutabantur. Non erat aliquis ita dilectus ei, quin eius verbis, eciam modicis, gravaretur, excepto tamen solo spirituali patre eius, per quem salutem fuerat consecuta. Ad huius verba suspensa sedebat et eius colloquia incorporabat sibi anima illius, velut 40 corpus cibum quo vivit. Pro pace tamen hominum, ad interrogata breviter

respondebat, sed si modici spaciū momentum excederet, cruciabatur acerrime et pre dolore lacrimas retinere non poterat. Ex hoc eciam quandoque defectum anime passa est. Magnam tamen gratiam habebat in verbis, sed maior ei meditationis, orationis et contemplacionis fructus coram omnipotente Domino videbatur. 5

Cap. 14. De eo quod servabat pacem cum proximis.

Proinde, secundum apostolum, pacem cum omnibus observabat, nec de facili pati poterat ut verbis vel factis eius aliquis lederetur. Unde eciam propter hanc gravissimam tribulacionem cordis et corporis est perpessa. Et quidem cum anima illius verba dicti patris sui hianti corde sitiret, numquam tamen ei loqui volebat, quamdiu aliquis esset, qui expectaret eum vel alias necessitatem aliquam allegaret et hoc pro bono pacis in proximo. O quam remoti sunt a tanta perfectione concordie, qui semper querunt que sua sunt, non que aliorum, sed suam pacem reputant pacem esse communem, et si eis, quod voluerint, suppetat, omnibus existimant satisfactum! Igitur cum beata ista infirmitate quadam graviter angeretur, et pater suus spiritualis coram ipsa sederet, mandatusque a venerabili et Deo digno magistro Guiardo Cameracensi episcopo necnon a Flandrie comitissa, venire dissimularet, illa aversis oculis eum reverberans, inquit: « Pater mi, non erit sic. Que enim sum ego miserrima, ut pro me ad modicum honoris Christi aliquid relinquatur? Sed perge cito quo vocaris a talibus, nec de me solliciteris in aliquo, sed cito, cum redieris, me reperies saniozem ». O vere modesta ovis Christi, paciens et discreta, que non quesivit que sua sunt, sed que Iesu Christi! Verbum eius effectum consecutum est et pater suus spiritualis rediens eam invenit alleviatam. A matre quandoque correpta, cur semper vacaret oracioni et non cum suis sororibus laboraret, illa pro pace eum arripiens vel tale aliquid, ut laboraret, defectum anime paciebatur. Quod ubi frequencius mater vidit, dilectam hynnulam Christi tribuit libertati nec suscitavit eam neque evigilare fecit, quoad usque ipsa vellet. In nullo reprehendebat se tantum beata iuven- 25
cula sicut in hoc, quod commanentes sibi in longis vigiliis et ieiuniis conturbaret. Hac sola excepta causa, postquam conversa est, numquam aliquid dixit, unde aliquem conturbavit, nec aliqui ei dictum est unde turbaretur et hoc quantum ad molestiam corporalem. 30

Cap. 15. De eo quod ova proiecta et confracta eius prece integra re-
perta sunt. 35

Hinc audi summe admiracionis miraculum, quod ex eius sancta simplicitate, multis agnitum, accidisse refertur. Rediens ergo ancilla Christi ab ecclesia, supernis deliciis debriata, intravit domum vasque plenum ovis crudis super sedile reperiens et testas ovorum credens, extra domum excusso vase proiecit, ut scilicet aliquid utilitatis et commodi fecisse videretur in die, qua 40

34 ova eius prece et proiectura integra A qua E] que A

aliis laborantibus vacasset oracioni. Nec mora, mater circuiens et querens ova, ut coquenda deponeret super ignem, ea proiecta, contracta et dissipata reperit extra domum. Tunc mater nulli nisi soli filie tale factum imponens, exclamavit ad eam: « Quid fecisti, o recte fatua et stultissima omnium? Ut
 5 quid proiecisti ova, que sola residua comedere hodie debebamus? » At illa contrita in verbo matris, quoniam multum reverebatur, non statim respondit ei, sed curvatis paululum genibus, brevissime peroravit, et surgens: « Ignosce, ait, mater dulcissima, quoniam ovorum tantum testas credebam, sed nunc ad locum redi, in quo proiecta sunt ova et vide si aliquid supersit incon-
 10 fractum ». Verè magnum et stupendum miraculum et retroactis seculis inauditum! Mox mater verbum filie probatura progrediens, ipsa ova integerrima repperit nec ullum dissipacionis indicium pre se ferebant. Tunc mater super id quod credi potest, miraculum admirata, Dominum benedixit et collectis ovis ac coctis, ea cum laude divina comedit et familie sue comedenda distribu-
 15 bit. Ancilla vero Christi non modicum erubescens, tota die illa sine cibo manens inclusa thalamo latitavit.

Cap. 16. De austeritate penitencie illius.

Austeritatem penitencie eius in ipsa extollere dignum est, quoniam et ita magna et Deo dignam audivimus, ut digiti discretorum operum eius pleni
 20 mirra probatissima glorientur. Frequentissime quidem accipiebat usque ad effusionem sanguinis disciplinas. Vix puer annorum trium vivere cibo posset, quo illa degens in carne vivebat, et tamen oportebat quod a circumsedente socia ad unamquamque fere bucellam, quasi cibi nescia, moveretur, et cum corripere-
 25 tur a matre, cur non intenderet cibo, illa suspirans: « Multa, inquit, habeo cogitare, que me alias distrahunt ». Sepe diebus duobus aut tribus continuabat ieiunia, quod non comedit. De potu vero fere continuum erat, quod non bibebat. A vino et carnis et cibis delicatis penitus abstinebat.

Cap. 17. De vigiliis et sompno eius.

De vigiliis et sompno eius quid dicam? Postquam mundum perfecte reliquit, vix umquam una nocte tantum dormivit, quantum ad unam leucam
 30 quis ire posset, et tamen veram esse dormitionem eandem sepius ignorabat. Talem enim se ferre dicebat in sompnis, qualem in vigiliis: recolebat Dei semper et dormiens et vigilans reminiscens. Induta vestibus et calciata iacebat in lecto, et tamen numquam caput, beneficio divino, dolebat. Frequentissime
 35 noctes ducebat insomnes. Erubescant nostri temporis contemplativi! Quod si semel fleverint pre devocione, Christi memores, vel ad horam si semel vigilaverint solito amplius, si ieiunaverint ultra horam, mox cum Helysei puero et vere puero clamant: « Caput meum doleo! Caput meum doleo! ». Si enim vere virtutem viri in veris anime viribus attigissent, numquam effeminati
 40 tam citissime redderentur. Memor sum illius beatissime femine Marie de

Oignies, de qua venerabilis Iacobus de Vitriaco in vita ipsius eam commemorat respondisse: « Hec, inquit, lacrimæ refectio mea sunt, quæ caput non affligunt, sed mentem pascunt; nullo dolore torquent, sed animam serenitate exhilarant; non cerebrum evacuant, sed animam satiant ». E contra, isti: « Lacrimæ, inquit, cerebrum exhauriunt, pulmonem confundit vigilia, ieiunia membra debilitant, et quia in tali destitucione membrorum Deo servire quis non potest, aromatica repleant caput, pulmonem relevet somnus, et quidquid terra vel mare in piscibus et carnibus poterit, membra dilapsa reficiat ». Ve qui sine causa vel causa quidem modica dicta factaque patrum invertunt, de quibus ipse Paulus spiritualis et maior apertissime dicit: « Castigo corpus meum et in servitutem redigo », et illud istis manifeste contrarium: « Cum, inquit, infirmor, tunc fortior sum et potens ». Exceptis sanctorum dictis, quæ habemus omnibus firmiora, in hac, de qua loquimur, tenella iuvenula evidentissimum signum invenio, quod corpus humanum, super id quod carnales credunt, sine detractone sui multa potest et magna, maxime vero ubi amor omnia tolerat. Unde Augustinus expositorum maximus dicit: « Qui amat, non laborat. Vis non sentire laborem? Cogita mercedem ». Nunc ergo in Margareta, vide quid actum sit. Ut diximus, iam septennis urticis et aculeis se pungebat. Postea annorum novem, quartam et sextam feria in pane et aqua, vigiliis et ieiunia ecclesie et totam continue quadragesimam ieiunavit. Tu autem quid agis, mulier potens in aliis? Et tu, vir barbatus et fortis? Amor utique tepet, et non est idcirco qui tolerat. Hec autem spe gaudens, pre amoris magnitudine, nulla ei quæ faciebat, aliqua videbantur, et ideo sine destructione sui omnia toleravit, et ecce signum.

Cap. 18. De eo quod nesciens transegit noctem Natalis Domini.

Nocte Natalis Dominici pater suus spiritualis partem noctis illam dormire precepit. Magne ergo, quod non dormisset, apud patrem a sororibus accusata, correpta est, quæ respondit verbum plane mirabile: « Dulcissime, inquit, pater, parumper in oratione me disposui et cum vellem recedere, ut dormirem, vidi quod iam dies in aurora consurgeret ». Quo responso — non mirum — ille in risum maximum concitatus: « O stulta, inquit, parum te orasse fateris, et longissima nox anni iam interim pertransivit ». Et tamen revera non brevis et parva fuit, si caritatis longitudine et latitudine metiatur. Proinde contemblemur in Margareta virtutem mire mirabilem. Cum quidem esset durissima sibi, tamen cum pace cordis pati non poterat, ut aliquis etiam citra posse in abstinentiis laboraret et cum se in minutissimis graviter accusaret, nullum penitus iudicans gravia proximorum facta prout poterat, excusabat.

Cap. 19. De instancia oracionis.

Virtutem et continuationem eius oracionis quis explicaret? Nec credo quod aliquis posset de facili, quanto minus ego. Oracionis instanciam tan-

5 inquit *AE* 16 quis servire potest sic *B* 22 hec autem *E*] hoc aut *AB*
4 et ecce signum *om. BCE*

tam me in aliqua nostri temporis vix audisse fateor. Nichil enim aliud in omni conversione sua fecisse narratur. Si quid autem aliud facere videretur, ut est in comedendo, colloquendo, laborando vel aliis consimilibus, que tamen fuere rarissima, semper quidem meditabatur, orans et cogitans quomodo divinis aspectibus complaceret. Et ex hoc dici potest quod « in celo cordis eius factum est silentium quasi dimidia hora » et ponitur ibi quasi non pro silentii veritate sed pro similitudinis ostensione. Numquam enim, vel dimidia hora divini in celo spiritus ab omnipotentis Dei laudibus cessant, sed nec hic Margareta a Dei laudibus siluit, sed quasi dimidia hora silere visa est, cum aliud, non alienum, in similitudine foris ostendit et intus tamen oratio sine intermissione non tepuit. Ibi enim delicie eius, ibi cum Christo sancta colloquia, et erat ei totum aliud miserabilis cruciatus. Numquam satis tempestive intrare ecclesiam, numquam satis tarde eandem se exire credebat. Unam tantum plicam pepli portabat in capite, ne multis pepli revolucionibus ab oracionibus tardaretur. Et cum super hoc a matre corriperetur: « O bona, inquit, mater, non cures, quia dum occupata essem caput tanta cura contegere, interim potuissem Ave Maria dixisse ». Sicut enim aliquis ab aliquo amico dulcissimo cum gravedine separatur, sic et ipsa ab oracione. Si vero eam surgere oporteret, vel alias ad colloquium vocaretur, flebat quidem, sed ibat, quia pro pace dimittere non audebat. Locum secretum in solario habebat superius et ibi die media in oracionibus et meditacionibus quiescebat. Hunc cum post prandium deberet ascendere, in primo eius gradu quasi anhelans et debilis quiescebat, et cum hoc ex debilitate sorores eius esse putarent, accusarentque eam super hoc apud patrem suum spiritualem: « Secretum, inquit, hoc, et certum, pater dulcissime, habeas, quia nequaquam ex debilitate hoc, sed cum recordor liberam me esse debere a necessitatibus, quibus inferius detinebar, et in meditacionibus Christo me in solario iungi superius, tantis gaudiis intus afficio, quod in pedibus ad horam stare non possum ». Quid ergo erat cum in secreto cordis Domino familiariter cohereret, cum in spe futuri gaudii tanto tripudio replebatur? Utique anima eius liquescebat, ut dilectus locutus est. Proinde oraciones suas tam devote dicebat, ut si audires et non videres, eam Christo colloqui reputares. Unde multos ex hoc ad devocionem et lacrimas provocabat. Super hoc spirituali patri suo verbum quoddam memorabile dixit: « O quam magnum dampnum est, pater, quod hij qui scripturas divinas et in illis, quod orant, intelligunt, debitas oraciones suas ad aures omnipotentis Dei in modica suavitate et cum tanta celeritate transmittunt ». Bene quidem et digne dixit!

Cap. 20. De eo quod mirabiliter timuit pro eo quod die quadam horas dicere pretermisit.

40 Aliquando pater suus spiritualis dixit ut regulares horas secundum horas

temporis observaret. Accidit autem quod die quadam in excessu mentis rapta, horas debitis temporibus non dixisset. Qua negligencia pavefacta non modice, ad præceptorem suum clamans et eiulans venit. Quam ut vidit illam ita amare dolentem, suspicatus aliquid grave esse quod fereat, expalluit subito, et residens iuxta eam hortabatur quid haberet, edicere. Quod ubi illa cum lacrimis maximis fateretur, pater eius gratulatoria indignatione commotus: « Vade, inquit, vade miserrima, quia me pre angustia tremulum et excordem fere reddideras ».

Cap. 21. De eo quod duo angeli elevabant eam, eciam sensibiliter, quando fessa erat in oracione.

Cotidie quadringentas oraciones dominicas et tociens Ave Maria dicebat et hoc cum flexionibus totidem, sed et de psalterio quinquagenam, et super hoc tamen diutissime in oracione iacebat, et quidem, cum aviditate contemplacionis cotidie raperetur, difficulterque surgere posset aliquando, pre debilitate corporis et labore, ut stando psalleret et persolveret solitas oraciones, contrectabiliter eciam in corpore forinsecus senciebat, quod duo angeli dextra levaque eam per cubitos elevabant, et cum sic beatam Mariam decies salutasset, ita recens efficiebatur et agilis, ut in persolutione ceterarum oracionum nichil penitus laboraret. Ita fortis in fine erat sicut in inicio oracionis et multo quandoque forcior. Orans eciam ita fervebat in corpore, ut asperrima hyeme sola tunica contenta esset, et sicut olla fumat bulliens super ignem, sic illa in oracione persistens. Nec mirum, quia de illis montibus erat, de quibus David gratulabundus exclamat: « Tange montes et fumigabunt ».

Cap. 22. De habitu despecto et eius eleemosyna.

Habitu despectum et humilem habebat. Novas vestes abiciens, semper dicebat: « Michi paupercule et abiecte vetuste vestes sufficiunt », paupertatis Christi sedulo recordata. Matrem et materteras quandoque fugit, ut mendicaret, sed iussu sepe dicti patris sui redire et manere cum matre coacta est. Curiositatem cum maximo studio fugit, et cum esset in seculo constituta sapiens et mire provida, ad Christum conversa horum omnium oblita erat. Proinde cum leprosi ad mendicandum via media residerent, et a Margareta transeunte aliquid peterent, illa cum lacrimis respondit: « Libenter darem, si haberem. Petam autem pro vobis, si quid accipiam ». Mox humilis ancilla Christi in terra geniculans coram populo transeunte, petebat sibi obolum dari, et vere nimium fuisset durus et impius, qui tale paupercule denegasset. Acceptum ergo oblatum munus leprosis dabat. Ex hoc presbyter ecclesie consuetudinem habuit, ut Margarete quandoque obolum daret, quo conscientie sue satisfaceret et mendicis.

Cap. 23. De dilectione quam habebat erga Christum.

Amoris ignem, quo fervebat in Christum, quis umquam verbis ostenderet?

Nec ipsum poterat nominare, nisi plane dulcissimum. Sed cum pium pauperes propter Deum ad hostium panem peterent, eos ut pro dulcissimo Domino Iesu Christo peterent, instruebat, et ex hoc in villa Yprensi consuetudo apud multos mendicos obtinuit, ut pro dulcissimo Domino Iesu Christo peterent.

5 Sed et religiose mulieres, cum ex consuetudine venirent ad eam, ut de Christo eis aliquid diceret, cum indignacione turbida respondebat: « Quid ego dicam de Christo servo vestro? Non potestis, sicut decet, vocare dulcissimum Dominum Iesum Christum? » Et vere digne dixit, et valde dignissime Dominus in apostolis suis consuetudinem commendavit, dicens: « Vos vocatis

10 me Magister et Domine, et bene dicitis; sum etenim ». Et beatus Thomas dicit: « Tu es Dominus meus et Deus meus ». Quomodo ergo nos indignissimi eum vocare debemus simpliciter Christum, qui a dignissimis apostolis vocatus est Magister et Dominus? Proinde quedam religiosissima domina cum illa loquens, illa quasi iocando predixit: « Non semper, inquit, sic eris, filia,

15 ut semper in amplexu Christi sponsi sociata meditatione quiescas, sed postmodum relicta tibi incommoda pacieris ». Quo audito illa subito pavefacta exclamavit in planctu, et cum non posset ab omnibus coerceri, dixit ei spiritualis pater suus: « Ergo, mi filia, adversa iam improba formidas? » — « Non, inquit, pater non. Nulla pati adversa formido, sed seiungi a dulcissimo Domino meo Iesu Christo, vel ad modicum spacium sustinere non possem ».

Cap. 24. De eo quod ab ipso Christo suscepit Corpus Christi.

Cum egeret aliquando instructione, correptione, solacio, ei quandoque pater suus spiritualis quasi per spiritum presens videbatur adesse, et tunc quadam cognicione interius replebatur, que illi ad tempus sufficebat. Accidit autem quodam mane, ut surgens secundum consuetudinem Domini gratiam non sentiret, sed hoc quare, sentire non potuit. Cum ergo nequaquam patrem suum spiritualem presentem haberet, nec solita cognicione interius repletetur, ad quemdam virum religionis in villa plorando cucurrit, et cum ille discretionem talium non haberet, eam irridendo depulit et despexit. Que statim cum confusione reversa intravit ecclesiam, et ad Christum conversa cum

30 lacrimis dixit: « Nec patrem meum spiritualem presentem habeo, nec in amicis tuis solamen invenio. Quid ergo, benignissime Domine, quid ego misera faciam? » Nec mora. In excessu mentis facta, ei Dominus apparuit dicens: « Noli flere, filia mi! Hodie a dilecto tuo consolationem recipies ». Quo in

35 responso iam spe alacrior sub certa expectatione Dominum prestolabatur. Nec frustra. Cui quippe Dominus sub corporali specie panis participationem sui Corporis dedit, et hoc certum indicium veritatis patri suo spirituali postea revelavit, quia quod ore foris accepit, dentibus masticavit, et secundum quod in specie remanet, saporem distinxit. Hec ei per quindécim dies gracia

i sed et cum pauperes B
creta B 27 specialem A

15 amplexu E] amplexus ABC

sociata A] se-

permansit. Nec hec sola probacio, sed id quod maius est, in hoc beneficio Domini talem gratiam hausit, ut nulla postmodum ociosa, nulla eciam mundo communia audire potuit vel videre. Et si propter scandalum proximorum quandoque audire talia cogeretur, statim intellectus eius alienabatur a talibus, vel quasi oppressa vigiliis pre tedio dormitabat. 5

Cap. 25. De eo quod plus diligere timuit patrem suum spiritualem quam alium.

Igitur cum patrem suum spiritualem super omnes et omnia que in mundo habebat, eo quod eam a mundo revocasset, diligeret, cepit ex simplicitate cordis, ne hoc contra Dominum esset in aliquo, animo pavitare, et dixit Domino in oracione: « Benignissime Domine Iesu Christe, te, ut nosti, super omnia diligo, et propter te illum qui me te recognoscere fecit et ad te diligendum instruxit. At quia mutua dilectio et frequens collocutio viri cum femina maioribus nostris suspecta videtur, rogo te per excellentissimam humilitatem tuam, ut michi ancille tue clementer ostendas, si in dilectione et collocutione servi tui damnum aliquid tui amoris incurram, et ego spondeo, si tue caritati adversum invenero, numquam ei postea loquar. Absit enim ut pro omnibus que in celo et in terra sunt, tuam erga me caritatem velim imminui ». Vix verba complevit, et ei Dominus respondit in spiritu: « Vice mei illi credere non formides. Non oberit tibi in carne vel in spiritu quitquit ille preceperit ». Verus Deus, et vera veritas ipse est: vide ergo quid actum sit. 10 15 20

Cap. 26. De eo quod quatuor diebus ieiunavit ante pascha et tamen sine ulla lesione.

Itaque cum Margareta a quarta feria post ramos palmarum usque ad vesperam diei pasche sine ullo cibo vel potu continuo ieiunasset, ut scivit pater eius spiritualis responsum Domini, voluit veritatis indicium experiri. Cum ancilla Christi ex quatruiduano ieiunio et prompto animo, corpore tamen debilitata fuisset, multis audientibus atque presentibus et adhuc ieiune in die pasche post prandium, dixit: « Sermonem vespere ad unam leucam prope facturum sum. Tu autem ieiuna surgens, sequeris nos ». Mirare miraculum: In cuius verbo illa protinus roborata surrexit et sine difficultate iussum dicti patris implevit, et quod plus est, videbatur ei quod instar avis in aere portaretur. 25 30

Cap. 27. De revelacionibus Domini factis ad eam. Primo quomodo beata Maria ei apparuit et revelavit ei sororem suam esse sanandam. 35

Hinc sequuntur revelationes Domini ad eam facte et utique tales et tam excellenter magne, quod multum vereor eas in noticiam hominum ferre, qui animales sunt et ea que spiritus Dei sunt, nequaquam percipiunt. Sed numquid non ideo bonum nomen Christi, quod est odor vite, in vitam omnibus communicandum est, quia fit malis odor mortis in mortem? Absit! Dicamus ergo. Multas quidem ancilla Christi ad Domino revelaciones accepit, sed nulli penitus aliquas nisi soli patri suo spirituali voluit revelare. Et in hoc vere multis laudibus extollenda. Multe enim nostri temporis religiose, perniciosum 40

galline habentes modum, statim clamorem produnt cum ovum ediderunt. Tempore quodam soror sua carnalis ab omnibus, que aderant, desperata, usque ad mortem fere periclitabatur in partu. Redarguita ergo Margareta a matre sua, quare sorori sue non assisteret morienti, illa in oratione prostrata, 5 pro sorore sua Dominum precabatur; sic enim melius eam se iuvare credebat. Nec mora. Oranti apparuit beatissima Virgo Maria dicens: « Vade et dic sorori tue: "Sanaberis in momento", et nascens infans, vitam incolumis consequetur ». Mox illa sororem adiens, iam in supremo spiritu vite herentem, indicat protinus liberandam. Mirum spectaculum! Nec temporis intersticium 10 excessit verbum ancille Christi, et in momento, vivente puero, pariens liberatur.

Cap. 28: De eo quod Christus ostendit ei paventi in quali corde susciperet Corpus suum.

Sub eodem tempore cordis scrupulo satis graviter cruciata, peccatricem se reputans, Corpus Christi, secundum quod consueverat, suscipere non audebat, cumque pater suus spiritualis presens non esset, qui eam in talibus 15 confortaret, rogavit Dominum, ut ei cordis sui statum in aliquo demonstraret. Nec mora. In excessu mentis rapta ostendit ei Dominus cor suum interiorius in modum parve capelle mirabiliter perornate et dixit ei: « Ne verearis, filia, ad me tuum sponsum accedere, quoniam in tali loco et in tali cordis tui 20 schemate michimet hospicium preparavi ». Veridica ergo Pauli sententia, qui dixit: « Templum Dei sanctum est, quod estis vos »!

Cap. 29. De eo quod quandam dominam illustrem ex responso Domini rearguit.

Ipsa aliquando graviter decumbente pater suus spiritualis cum illustri 25 quadam e principalibus domina visitavit egrotam, cui et dixit: « Ecce, filia mi, domina quam tibi frequentius commendavi. Adduxi eam nunc ad te, ut pro ea sollicitus Dominum depreceris ». Tunc illa oculos avertens a domina: « Vere, inquit, sicut nunc et frequenter intime rogasti me pro domina hac, pro ea sepe Dominum exoravi, sed nunc in hora hac de ea michi Dominus revelavit 30 et dixit: Preces quas fundis pro ea nequaquam exaudiam, quoniam manus eius sanguine plene sunt, cum per tallias suas in meos quotidie pauperes debacatur ». Hoc audito horruit domina ultra quam credi potest, et semetipsam agnoscens, exclamavit. Sed et pater eius spiritualis miratus non modice, adiuravit eam per nomen Christi, si ei Dominus ipsum talliarum nomen evidentius expressisset. Et illa: « Non, inquit, necesse erat, pater sancte, ut in aliquo 35 coniurares me, quoniam spero quod verbo meo simplici credas. Tamen ut domina ipsa certius credat, iuro tibi per nomen Christi Domini nostri, quod nunquam in vita mea, nisi hodie tantum in revelacione divina, talliarum nomen audivi. Credat ergo, si velit, verbis Domini, que nisi de spoliis pauperum 40 respiscat, vindictam Domini senciet evidentem ». Quibus in verbis predicta

domina in plurimis emendata non solum exactionibus pepercit, verum etiam spoliatis multa restituit.

Cap. 30. De eo quod Dominus revelavit ei, quod pater suus spiritualis oraret pro ea et quomodo diem et horam dixit ei.

Die quadam intrans ecclesiam, miro gaudio subito replebatur. Dixit autem postea quod nunquam tantum gaudium concepisset, nisi ad contemplationem spiritus eius excessisset. Cumque a Domino quereret, que causa esset consolationis tam subite, sensit, Domino revelante, quod pater suus spiritualis pro ea solemniter celebraret. Nec magnum postea tempus excessit, cum ille ad eam gracia consolationis accederet, eique illa diem, horam, locum et missam diceret, quam pro ea Domino celebrasset, addens quod nunquam eius missam audisset, nisi alicuius virtutis gratiam a Domino accepisset. Nec mirum, quia si maledictio matris filium execrabilem reddit, quanto magis benedictione patris filia confortatur.

Cap. 31. De eo quod solum Christum cogitare poterat et quomodo beata Maria apparuit ei in festo Annunciacionis.

Domino Iesu Christo tantis precordiis adhebat, ut non nisi modice gloriosam matrem eius, nec nisi solum eius filium poterat cogitare. Unde accidit ut in Annunciacione Dominica ei benedicta et venerabilis Virgo Maria maxima luminis gloria appareret dicens: « Oportet hodie, karissima filia, quatenus michi cor tuum integro prebeas, et nichil aliud quam meam dignitatem in tuis cogitationibus mediteris ». Cui illa respondit: « Cras ergo, michi o dulcissima Domina, in dilecti filii tui adhesionem restitues, quod in te solam diem istam expendam ». Et beata Maria: « Filius, inquit, meus et se totum reddet tibi et me secum, et nobiscum tibi dabit quidquid continet paradysus ». Vere magna et beata promissio! Utique, qui filium, et matrem habet; qui autem matrem cum filio, et vitam eternam habet, que consistit in cognitionis fruitione Iesu Christi Domini nostri.

Cap. 32. De eo quod ipsa et alia quedam sancta mulier viderunt angelum cuidam predicatori astare.

Cum quidam frater de ordine predicatorum predicaret et illa cum alia religiosissima domina ad fratris pedes consedisent, viderunt ambe corporalibus oculis quod angelus Domini predicantis faciem mira claritate circumdaret, et in aure suggereret quod foris populo predicabat. In qua visione beate et Deo digne mulieres perhibuerunt testimonium veritati, quia non in ore duorum tantum secundum civile ius viros intelligas, sed etiam in ore duarum subaudi mulieres, secundum ecclesiasticum et divinum, stabit omne verbum.

Cap. 33. De eo quod visa est manus aurea super ipsam et quendam fratrem predicaorem.

Quidam ex Insulensibus fratribus predicatoribus sermonem facturus in

17 non nisi E] nisi AB 36 intelligas E] intelligat A, intelligat B 40 Insulensibus] exeullen AB, iisdem E

Ypris, mane venit ad illam conquestus graviter quod alias impeditus, nihil precogitasset, quomodo aut quid populo loqueretur. Nec mora. Visa est manus aurea super ambos, et non sicut Iacob, divaricatis manibus filiis Joseph Efraym et Manasse, sed sicut filiis suis communiter benedixit. Et vide qualis
 5 benedictionem consequatur effectus: Predicavit dictus frater et tantam sermoni eius gratiam divina misericordia condonavit, ut totus populus quasi repentino sonitu consternatus, uberrime fleret, et pre fervore spiritus in eiulatus maximos exclamaret. Ipse autem frater tanta dulcedine spiritus interius replebatur, ut tota die velut inter paradysi delicias versaretur. Ipsa autem ancilla
 10 Christi nec benedictionis sue parte frustrata, cum frater in sermonis fine illud sponse in Canticis: « Trahe me post te, curremus in odorem unguentorum tuorum » elevatis ad celos oculis exclamasset; statim vidisse visa est se trahi celitus et in excessu mentis subito rapi. Ibi autem quid viderit, estimare quidem possumus, sed non effari.

15 Cap. 34. De illo stupendo miraculo quod vidit patrem suum spirituales in Insula corporalibus oculis.

Referam rem ad intelligendum difficilem, sed tamen coarctor spiritu conceptum sermonem diucius retinere. Occupatus alias pater suus spiritualis in Insulis in domo cum fratribus, ad consolandam ancillam Christi diucius
 20 morabatur. Desiderio ergo estuans non modice gravabatur, cum ex illius anima, ut ita dicam, eius anima dependeret, quia scrupulis consciencie sepius angebatur. Surgens ergo illa, die quadam, et oculos versus Insulam erigens, vidit super omnem estimacionem lucidius ipsis corporalibus oculis illum quem in fervore spiritus mente conceperat, et hoc interiecto spacio quinque leucarum,
 25 consolationemque plenam de eius visione suscepit. Hinc ergo querendum est quomodo oculi humani distinctive aliquid videre tanto interiecto spacio et forte multis obstantibus potuerunt. Planum est, si vidit oculis corporalibus, in loco vidit quod vidit. Si in loco vidit, ergo visus continuus et contiguus fuit ad rem visam. Sed patet quod non continuus quia non terminus idem, nec contiguus quia inter eius partes cecidit medium eiusdem generis. Quid ergo dicemus? Numquid fas erit credere tante perfectionis Christi sponsam fuisse mentitam? Absit! Neque enim credimus quod pro perdenda vita mortali ex deliberacione et certa sciencia mendacium et maxime tale dixisset. Quid ergo? Utique, si absque omni miraculo, ut dicit
 35 Liber de natura rerum, preter consuetudinem omnium animalium, animali quod lynx dicitur, natura indidit ut solida et obscura corpora oculorum luce valeat penetrare, quare Christus, qui in sanctis suis mirabilis predicatur, ad horam conferre non potuit vel eciam noluit, ut in consolacionem sui illum videret eciam in remotissimis partibus, sine cuius presencia pacem pectoris
 40 ad tempus habere non potuit? Sed tu forte respondes, quia nec credo in puella

13 Efraym B] om. A 12 inclamasset A 21 scrupulus AB 22 illa om. B 27 si vidit E] si videt A, si vides B 35 naturis E

miraculum, sicut nec in lynce animali posse visum obscura et solida corpora penetrare. Respondeo: Probare in puella divinum miraculum necesse non est, quia Christus, qui sic facere voluit, sic facere potuit, et hoc sufficiens ratio. Opus enim nature in lynce animali volo probare, et hoc secundum rationem nature. Constat secundum Philosophum quod oculus situs est in humido. 5
Tria autem in aqua sunt: aquea humiditas, diaphaneitas et perspicuitas lucis, et hanc ultimam communicat cum natura celesti, et hec est ultima depuratio a materia in natura lucis, et propter hoc quod lux est quid maxime penetrabile in natura lucis, et quia lux est ultima perspicuitas in corpore terminato, ideo si ponitur substantia aquea in ultima sua depuratione quantum ad perspicacitatem, in oculo lyncis poterit penetrare corpus solidum et obscurum. 10
In puella vero non potuit, nisi miraculose visu oculorum ad horam in melius commutato, et hec melioratio naturaliter in aquila est, que a remotissimis partibus predam respicit. Quid ergo, si sponse sue nature Deus conferat immediate per se, quod aquile et multis aliis avibus rapacibus mediante natura dedit? Constat quod conveniencius sponse sue. 15

Cap. 35. De eo quod viderit Christum quasi crucifixum in parasceve.

Feria sexta parasceve, cum secundum Ioannem passio Domini legeretur, vidit manifeste quasi Christum in crucis stipite crucifixum, cumque ewangelii recitator illud ewangelii verbum dixisset: « Inclinato capite tradidit spiritum », vidit quod spiritus Domini super se et super celebrantem presbyterum ferebatur. Quo in facto sensit statim cor suum quasi Christo in passione commortuum, et in die resurrectionis dominice in receptione Corporis Christi quasi vitam resumere iocunditatis. Et in hoc patuit veridica Pauli sententia dicentis: « Si fuerimus socii passionum, erimus et consolacionum ». 20 25

Cap. 36. De eo quod frequenter vidit status hominum.

De statu aliorum hominum frequenter multa ei Dominus revelavit, quos utique pie monitos revocabat a malis vel si in bono videbat aliquos, ad melius hortabatur. Nulli tamen, ut dictum est, nisi soli patri suo spirituali de his que in hominibus vidit, aliquid revelavit. Et in hoc reddebat eam cautam Christus, fame ipsius foris providus conservator, qui intus precesserat revelator. 30

Cap. 37. De eo quod videbatur ei quod raperetur ad celos, et de his que ibi videbat.

Frequenter ei visum est, dum in spiritu raperetur, quod cum Maria Magdalena ad pedes Christi iaceret. Nonnumquam vero videbatur illi, et hoc frequenter et quasi quotidie, quod dimidia intra, dimidia vero extra, in limine paradisi prostrata iaceret, ibique ad aliquem sanctorum conversa consolaretur. Frequenter etiam inter ipsos angelorum et virginum choros sursum transvecta est, ut quasi ad auram post meridiem cum Domino in paradyso voluptatis angelice deambularet, ubi etiam unusquisque ordo ei in multa gloria congaudebat. Aliquando etiam ei in spiritu videbatur quod, obvia ei 40

matre Christi facta, ab ea deduceretur ad loca mire amenitatis et gracie. Idem ei factum est a beata Maria Magdalena, quam miro venerabatur affectu. Et hoc mirabile satis in ipsa fuit, quod festum uniuscuiusque sancti interius discernebat, recipiebat gratiam et consolationem magnam in singulis ad
5 augmentum.

Cap. 38. De eo quod stella apparuit in humero eius.

Sedens aliquando cum matre sua et sorore illius, sua matertera, de Deo invicem conferebant. Nec mora. In momento stelle clarissime lux visa est in humero Margarete et cum mater obstupefacta exclamaret: « Quid est hoc,
10 filia? », respondit: « Non paveas, mater, quoniam Dominus in medio nostri est », et hoc secundum illud, quod olim dixerat Dominus: « Ubi duo vel tres congregati fuerint in nomine meo, in medio eorum sum ».

Cap. 39. De eo, quod beata Katherina apparuit ei.

Beatissimam virginem Katherinam singulari amore complectebatur, et
15 factum est in festo illius, quod ei beata Katherina in regali ornatu et cyclade deaurato plene mirabilis appareret. Cuius gratiam se adeptam videns, rogavit eam ut pro se accederet ad Dominum rogatura. Quod ubi annuit beata virgo, vidit Margareta quod illa ad pedes Christi pro se in magna supplicatione iaceret. Nec mora. Revelata a Christo ad puellam reversa dixit: « Non tedeat,
20 filia mi, animam tuam vite sue, neque amplius fatigeris, quoniam in proximo est ut a sponso tuo tuum desiderium consequaris.

Cap. 40. De morte eius. Quomodo primo cepit infirmari.

Hinc sequitur beata mors ancille Christi, que tanto gloriosior, quanto vita dignior fuit. Anno integro ante mortem suam vix aliquid, quod fuit pro-
25 prium corporis, sensit, cibosque nullos palato sensificans discernebat. Cotidie fere novum aliquem cruciatum sentiebat in membris. Dominico vero die post receptionem Corporis Christi nullum dolorem penitus sentiebat, et hoc secundum beatum doctorem Augustinum, qui dixit: « Hoc, inquit, supple Corpus Dominicum, medicamentum est occurrens languoribus et alimentum suc-
30 currens defectibus ». Post dominicam vero diem, secunda feria, eam repetebat infirmitas et solitis cruciatibus angebatur, ex hoc certissime comprobantes sui, quod in hac vita sua purgamenta complevit, et ad celos, instar avis, libera pervolavit.

Cap. 41. De eo quod predixit mortem suam et de gravi fluxu, qui
35 eius prece restrictus est aliquando, et de bono odore circa eam.

Vespere quodam iuxta eam sua matertera consedente, mortem suam, implicite tamen in hoc verbo, predixit: « Ecce karissima, vitam aliam ducam nec ulterius ». Nec mora. Mane facto, eam acutissima febris arripuit. Sudebat tamen
40 quotidie, et ille sudor ita intollerabilis erat fetore pervalido, quod eum nec ipsa mater eius vel sorores poterant sustinere. Sexta ergo die pater eius spiritualis adveniens, ei communionem Corporis Christi dedit, et sensit statim

quasi quamdam relevacionem in corpore, nec tamen crisis fuit. Hinc etiam gravissimus internorum fluxus arripuit, cumque matertera illius, que eam specialiter diligebat, cum ea diebus et noctibus laborasset, nec aliquo modo posset quiescere, Margareta compassa matertere dixit: «Vade nunc, o karissima domina, et tota nocte quiesce securius, quia ad hoc tantum ut dormias, infirmitate interim relevabor. Illa ergo mirata, sed tamen credula verborum ancille Christi, dormitum perrexit. Margareta vero ad Dominum dixit: «Non peto, Domine, ut ab infirmitate ista prorsus absolvar, sed dormiente matertera mea, alia interim crudeliori infirmitate succutiar!». Et factum est, ut predixit in spe oracionis ad Dominum faciente. Revertente mane matertera eius a somno, fluxus eam in tantum pervasit, et fuit hoc in ipso internorum fluxu contra omnem naturam stupendum et admirabile mirum, quod totus locus ille in quo iacebat puella patiens, odore aromatico quasi ex pigmentis preciosissimis replebatur. Et hoc veraciter credimus, quod eius preces et digna merita meruerint, ne amici visitaturi eam horrerent morbi immanitate. Proinde cum in eodem fluxu continue laboraret et fratres predicatorum sederent ante eam, nullo impetu gravabatur, sed sine molestia erat. Cum autem recederent, continuo resolvebatur in fluxu, et hoc idem fratres quasi maximum miraculum sepius et per moras diutinas probaverunt.

Cap. 42. De eo quod Christus apparuit cum vase cristallino et refecit eam in gutta a vase defluente.

Itaque precepit ei pater suus spiritualis ne in ipsa infirmitate desiderio aliquo aliter seipsam affligeret. Iacuit ergo tribus diebus et noctibus, quod nec in multis cogitationibus de Deo, patri suo in omnibus obediens, ausa est occupari. Quibus transactis, apparuit ei Christus plane in forma visibili cum vase pulcherrimo et cristall[in]o in quo erant multe coronule auree opere subtilissimo perornate. Cui Christus manum cum vase inclinans, quasi guttulam parvam sorbendam dedit, coronis ostensis innuens multa se illi premia pro multiformi virtutum gracia largituram. Nec mora. Ubi guttulam de vase in manu Domini sorbens hausit, ad plenum refecta est, que tamen ante triduum nichil gustaverat.

Cap. 43. De verbis mysticis que dixit matri sue in morte.

Proinde non modicum gravabatur, quod sollicita custodia servaretur, eo quod in hoc eius resolutio differretur, sed cum in hoc suam simplicitatem reprehendisset, licet hoc ex desiderio videndi Dominum esset, dixit matri sue: «Mors mea assimilatur in parte morti Christi et in hoc specialiter gaudeo, quia omnia membra mea, excepta sola lingua, ita ligata sunt, quod nec unum pedem vel manum movere possum, et hoc vellem, si tamen Dominus meus Iesus Christus vellet, quod in isto statu usque in diem iudicii permanerem». Cumque mater eius in hoc plurimum miraretur: «Immo, inquit, in inferno esse cum beneplacito Christi et in hoc facere aliquid dignum Christo, optimum reputarem. Quanto magis infirmitatem istam, quam respectu inferni modicam pacior».

Cap. 44. De eo quod raptus est in excessu, quando vidit gramina virentia in recordacionem paradysi.

Et quidem in ipsa infirmitate mortis ante oculos mentis sue divinam presentiam et amenitatem paradysi semper habebat, et sicut avis clausa ergastulo egressum horis omnibus meditatur, ita ancilla Christi, ut ad auras celi liberas revolaret, horam mortis hianti mentis ore captabat. Ergo die quadam illata pelvi ante faciem eius, qua sputum oris eius reciperetur, in ea graminibus positus, cum subito fuisset viriditatem graminum contemplata, recordatione illius eternaliter virentis paradysi, excessum mentis incurrit, in quo iam quibusdam refecta primiciis anima a corpore, cui miro amore coniungitur, libentius solveretur.

Cap. 45. De mirabili cruciati infirmitatis eius et quid dixerit super hoc. Tribus diebus ante mortem cepit in membris omnibus super omnem estimationem hominis cruciari, ex quo cruciati ossa illius ineffabili modo concussa tantum strepitum faciebant, ut sonus collisionis extra domum clarior audiretur. Aderat vi adustionis dolor, ac si in unoquoque membro ignis tormenta sentiret. Si quis autem eam alicubi tetigisset, quasi parturiens exclamabat, et quidem mirabilis corrupcionis indicia preferebant fluxus capillorum eius, sed ungule manuum eius et pedis de locis suis mote sunt. Cumque nullius membri nec solo motu potestatem haberet, sola lingua libera dicebat Domino: « Flagella, Domine Iesu, flagella hoc corpus miserrimum, et in eo vindictam multiplices, quod contra te tot offensionum scelera diucius attentavit ». His similia multa nimis ingeminans, numquam in aliquo cruciati eius facies mutabatur, sed semper in faciem Christi sui respiciens, leta et ridens apparebat in vultu. Et quidem cum hora quadam pater suus spiritualis eam ad patientiam instantius hortaretur, anxio vultu eum reverberans: « Nunquam, inquit, pater, in verbo lesisti me: nisi in isto, quod quasi diffidens esse me precipis patientem, que non solum istud minimum, sed etiam universa tormenta ab initio mundi excogitata in voluntate Christi Domini mei ferre parata sum ». In quibus verbis ille puelle constantiam recognoscens, congaudens ei, laudavit nomen Domini.

Cap. 46. De eo quod predixit matrem suam non dolere sed gaudere pocius in morte sua.

Post hec matri dixit filia: « Multum te gaudere oportet, mater, quoniam Christus Dominus mortem meam tot tormentis accelerat ». Et mater: « Non, inquit, gaudeo, filia, sed pocius tibi pre dolore commoriar ». Cui filia: « Absit, inquit, mater, absit a misericorde omnium conditore, ut te deserat desolatam. Scio enim quod in ipsa morte mea consolabitur te, ut me etiam gaudeas emigrasse ». Quemadmodum autem hec propheta ancille Christi veritatis consequatur effectum, suo loco postea referemus.

Cap. 47. De eo quod Corpus Christi sine ulla lesura suscepit, cum tamen nihil aliud posset sumere.

Eadem die qua ex hac carne migravit ad Christum, quesivit a presbytero, si Corpus Christi susciperet. Debilitata enim in tantum erat et hoc diu ante, ut guttam aque recipere non valeret, cui presbyter bene et digne respondisse fertur: « Si, inquit, alius esset, nullo modo consulerem, sed nunc tot bona tibi Dominus fecit, quod credere non possum, quin adhuc in parte hac suum sit miraculum ostensurus ». Allatum igitur Corpus Christi, adoravit et sumpsit, et hoc ita libere, ut in nullo penitus difficiles suscipientis arterie viderentur.

Cap. 48. De eo quod Christus apparuit ei ante mortis horam, et dixit ei quod purgatorium suum totaliter peregisset, et statim mori deberet.

Nec mora: facto vespere, in ea penitus omnis dolor absorptus est, ita ut nichil habere nisi debilitatem corporis videretur, in tantum ut aliqui, qui circa ipsam erant, recederent et in proximo surgere crederent iam sanātam et non multo post hore spacium, iterato apparuit illi Dominus et mira oris gratia sicut dilectissimam sponsam et filiam consolatus est, dicens, quod purgatorium suum totaliter peregisset, et quod statim secum victura migraret.

Cap. 49. De mirabili laude eius in mortis hora et de luce que circumfulsit faciem eius.

Interiecto igitur modico spacio temporis, manus suas aspiciens risit, et contra omnium opinionem, qui eam sanari credebant, dixit: « Ego quidem iam delibor et momentum mee resolutionis instat ». Et matri dixit: « Ecce iam caro mea matri terre terrea comparatur ». Tunc accurrentibus omnibus, qui in domo aderant: « Relevate, inquit, me ». Cumque omnes renuerent, debilitatem corporis eius formidantes, coegit illos et in lecto relevata est quasi sedens. Tunc precepit suis, ut manus sibi et brachia tenerent in altum, et ait omnibus in magna cordis et vultus hylaritate: « Iuvate me ut laudem Dominum meum Iesum Christum », et dixit: « Tibi laus, tibi gloria, tibi graciaram actio pro omnibus innumerabilibus bonis que michi pauperculē indignissime facere dignatus es ». Cum hoc igitur in honore sancte Trinitatis tercio replicasset, dixit in magna vehementia spiritus et ipsa vox eius multo maior et forcior facta est: « Laus, inquit, tibi Christe, bone Domine, et optime ac dulcissime Iesu, laus tibi sit, laus per omnia et omnibus tibi; laude tua repleatur hec domus; laude tua mundus iste totus et ipse celi ambitus cumuletur; laudet omnis creatura terrestris, laudent in celo angeli et sancti tui, et pro me indigna laudes tibi exsolvant. Amen ». Hec audiens mater eius et qui circumstabant eam, intenderunt in faciem eius et viderunt eam tantā claritate mirabilem, ut extra naturam humanam posita videretur. Et vere sic erat.

22 ei om. B totaliter peregisset om. A statim mori deberet A] quod citomoreretur B

Cap. 50. De eo quod dixit quod in morte nihil videret, nisi solum Christum et matrem eius, et quomodo migravit a corpore.

Post modicum igitur, matre sua de admiratione sua nimia respirante, dixit filie: «Videsne nos filia?», et illa levi voce respondens: «Non, inquit, te video; mater mi, sed tantum audio. Video autem presentem solum Dominum Iesum et benignissimam matrem eius». Nec mora; hec dicens per se brachia sua levavit et sub silencio diu sic iacuit, et cum post horam brachia replicasset, decessit pars non modica claritatis, non tamen tota, et dixit: «Iam non plus video Dominum Iesum Christum». Hec dicens, quasi terrea facta est facies eius, oculosque dimisit, et post modicum spacium, subridens paululum, spiritum reddidit, et remansit schema oris eius in risu, gestu corporis demonstrante, quoniam fidelis et prudens Domini sui gaudium intravit, anno ab incarnatione Christi m^o cc^o xxx^o vij^o, anno autem etatis sue xxj^o.

Cap. 51. De scala que apparuit in morte eius.

Quidam amicorum eius spiritualium in eius morte vidisse se dixit scalam argenteam a domo, in qua iacebat ancilla Christi, usque ad celi fastigia pertingentem, in cuius summitate gloriosa Dei genitrix Maria cum innumerabilibus virginibus stabat, iam iamque animam resolvendam expectans. Tunc duas de collegio suo virgines mittens precepit eis ut mox defunctam sursum per scalam adducerent, quod et fieri predictus vidit, et in maxima gloria sursum perductam, ut divinis aspectibus offeretur. O vere tu beata et felix anima, quam transeuntem de corpore christifera Virgo Maria invisere dignata est, et cum sacris virginibus suo collegio sociare!

Cap. 52. De eo quod completum fuit verbum eius, matrem scilicet suam consolandam in morte, et de gaudio quod effusum est in omnium cordibus et quomodo sepulta est.

Mox igitur, ut a corpore anima beata migravit, nequaquam fleverunt eam sui iuxta consuetudinem mundanorum, sed tantum gaudium in omnium cordibus effusum est, quale multi eorum numquam ante senserunt, et hoc usque in sepulturam eius, integra iocunditate, permansit. Tunc impletum est verbum ancille Christi, quod diximus, quo consolandam suam matrem in ipsa sua morte predixerat. Et hoc in tantum, ut cum spiritualis pater iam defuncte matrem eius consolari vellet, vidit eam tanta iocunditate repletam, ut rubicunda pre gaudio in facie videretur. Mane autem facto populus in magna constipacione ex omni parte confluit. Oblato autem sacrificio Domini Corporis cum maxima solemnitate corpus tradidit sepulture.

Cap. 53. De primo miraculo, quomodo brachium mulieris sanatum fuit ea sepulta.

Nec mora. Haud procul a sepulchro eius, patre suo spirituali consedente, accessit ad eum mulier cum brachio ab humero usque in manum conflato, ut

13 add. A mense
didit AB] traditur E

14 ss. B intervertit ordinem capitulorum 51-52.

36 tra-

fieri solet in talibus, consilium exostulans, quo posset recipere sanitatem. Tum ille gaudens in spiritu, et in meritis mox sepulte confidens: «Vade, inquit, et dic filie mee, ut nunc mortua, michi, sicut quondam vivens, obediat et roget Dominum ut te sanet». Mox mulier in verbo fratris accedens ad tumulum sepulte, dixit: «Frater Sigerus per me tibi in hec verba mandat, ut ei mortua, sicut quondam vivens, obedias, et pro me Dominum roges, ut saner in brachio». Et vide quanta vis sermonis in fratre, et quanta obedientia iam defuncte: Mox namque sub eodem temporis spacio et hoc multis videntibus, mulier in brachio restituta est sanitati.

Cap. 54. De mitra illius que post novem hebdomadas sub terra inventa est candens cum odore aromatico et sine corruptione.

Idem frater Sigerus, cum matrem Margarete ante mortem illius sepius iam rogasset, ut sibi omnia que illius erant, sicut sunt mitra, corrigia vel consimilia reservaret, post mortem illius sigillatim singula requisivit. Mox allatis omnibus coram ipso, sola mitra capitis eius linea inter cetera defuit. Tunc dixit matri illius: «Ubi est, inquit, mitra?». Et illa: «Putrefacta est, inquit, mitra illius. Vulnus enim horrendum habens, cum fuisset solutum, sanie infecit mitram, et hoc ita abhominabiliter quod mitram horruì lavare fedatam, et extra domum terra abscondens, putrefacta est, et hoc diu, quoniam novem hebdomadarum tempus excessit». Tunc ille quasi obstomachans indignatus: «Oportet, inquit, ut mitram habeam etiam putrefactam». Mirum spectaculum! Aperta ergo terra, ubi mitra iacuerat, integerrima, candens et sine omni macula saniei reperta est, et hoc pluribus videntibus et mirantibus valde. Et hoc supremum in ipsa mitra miraculum, quod pro fetore saniei tanto odore respersa est, ut eam inter species crederes aromaticas iacuisse. Pro quo miraculo, tanta ipsam mitram dictus frater veneracione complexus est, ut eam illusterrime ac devotissime matrone Domine Margarete, sorori Flandrie comitis, sepiissime denegaret, sed per eandem mitram sanitates fieri a dicto fratre percepimus.

Cap. 55. De eo quod quidam amicorum eius vidit eam quasi cristallino corpore et in pectore rubicundam.

Non diu post mortem ipsius, quidam amicorum eius spiritualium eam cum diaphano, idest cristallino corpore et rubicundam in pectore vidit. Arrisit ergo illi, cui apparebat, et dixit illo beatissime Agnetis utens eloquio: «Ecce quod concupivi, iam video; quod speravi, teneo, illi sum iuncta in celis, quem in terris posita, tota devocione dilexi». Et vide frater, quam digne hec duo conveniant: Dum lilliaceo candore translucido rubor roseus et transparentius iucundius admiscetur, in candore notatur virginitas, in rubore eius caritas designatur.

Cap. 56. De tribus locis que quidam vidit in paradyso, et locum unum sortitam Margaretam.

31 rubicundo AB 41 sortitum Margarete AB

Cuidam amico eius spirituali in vita ancille Christi tria loca varia in paradiso per visionem fuerant demonstrata, ex quibus unus locus Margarete, reliqua vero duo aliorum duorum esse debebant. Post mortem ergo iam defuncte vidit ille qui prius, Margaretam locum suum esse sortitam, reliqua vero duo adhuc quidem vacua remanebant, sed implenda suis sessoribus fide mente speramus.

Cap: 57. De eo quod ipsa visa est astare cuidam predicatori cum libro aperto et ostendere quid dicere deberet.

Cum quidam ex fratribus nostris in ordine predicatorum in populo predicaturus exurgeret, visa est manifeste Margareta cum libro aperto stare in exedra coram eo, et quasi predicanti ostendere quod dicebat. Postquam vero predicaverat frater, librum claudere visa est, subitoque disprens celorum ardua penetravit. Hic finis vite et libri preclare iuveneule Margarete de Ypris. Orent ergo pro me qui hunc librum legerint, quantenus in me virtutem illius experiar, cuius virtutes fidei narratione descripsi, ad laudem et gloriam Christi, qui cum Deo Patre et Spiritu Sancto vivit et regnat Deus per omnia secula seculorum. Amen.

II eo B] ipso E, om. A 17 add. BC Explicit vita preclare ac devote Margarete de Ypris.